

L.J.C.
et
M.I.

L'ENTREE D'ARISTOTE DANS LA PHILOSOPHIE CHRETIENNE OCCIDENTALE

ET LES COURANTS DOCTRINAUX DU 13^e SIECLE

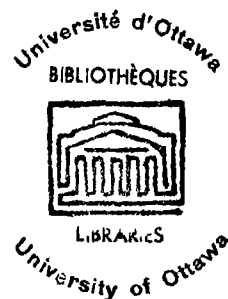
(M.A., U.O., juin 1937)

Par

Le Révérend Fr Fernand Proulx, O.M.I., L. Ph.

Scolasticat St-Joseph

OTTAWA



UMI Number: EC55516

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.



UMI Microform EC55516
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

L'entrée d'Aristote dans la Philosophie chrétienne occidentale
et les courants doctrinaux du I3^e siècle.

P L A N

D U T R A V A I L

INTRODUCTION:- Position du Problème.

Milieu doctrinal avant Aristote.

Paris, centre intellectuel.

Aristote et les Maîtres du I3^e siècle.

PROPOSITION:- Faire l'analyse des faits qui accompagnèrent l'entrée des doctrines aristotéliciennes dans la philosophie du I3^e siècle, et montrer l'influence profonde qu'elles ont eue dans la formation des principaux courants de doctrine.

PREMIERE PARTIE:- La Pénétration d'Aristote dans le monde latin.

I- Oeuvre des traducteurs:

A- Première Période--Du 6^e au I2^e siècle: Boèce.

B- Deuxième Période--I2^e et I3^e siècles:

I- Traductions Arabo-Latines.

2- Traductions Gréco-Latines.

II- Attitude de l'autorité ecclésiastique:

A- Première phase:- I2I0 et I2I5

Condamnation.

B- Deuxième phase:- I23I, I255 et I263

Défiance.

I- En droit: Opposition.

2- En fait: Encouragements secrets.

C- Troisième phase:- Avec saint Thomas d'Aquin:

Acceptation.

P L A N (suite)

DEUXIEME PARTIE:- Formation des courants doctrinaux du 13^e siècle.

I- Averroïsme Latin: Aristote païen:

A- Les représentants.

B- Les doctrines.

C- Lesfaits.

II- Augustinisme: simple influence:

A- Représentants.

B- Doctrines.

C- Faits.

III- Thomisme: Aristote chrétien:

A- Oeuvre de saint Albert le Grand.

P- Oeuvre de saint Thomas d'Aquin.

CONCLUSION:- Le Thomisme: synthèse de saint Augustin et d'Aristote.

Peut-il s'opposer à saint Augustin ou à Aristote?

Devons-nous retourner à saint Augustin ou à Aristote?

Faut-il chercher la philosophie ailleurs que dans la synthèse
thomiste?

.....

L'entrée d'Aristote dans la Philosophie chrétienne occidentale
et les courants doctrinaux du 13^e siècle.

-.--.-.-

Aux premiers siècles du monde quand dans son allure noble et fière le cheval apparaît pour la première fois aux yeux des peuples émerveillés, bien différentes sont les impressions des hommes. Quelques-uns à la vue de cette bête tré-pignante et nouvelle qui piaffe, galoppe, amble et caracole, fuient avec effroi, continuant à porter sur leur propre dos bagages et provisions. D'autres, moins craintifs parce qu'ignorants du danger, s'approchent avec imprudence du sauvage solipède; ils sont vite piétinés par celui qu'ils veulent adorer. Soudain un colosse s'approche. D'un geste sûr de sa main puissante il s'empare du fringant destrier, l'arrête dans sa course, le monte avec aplomb et malgré les ruades, les saccades et les sauts, le dompte en un instant et le livre aux humains en précieux héritage.— "La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats."—(1)

Ainsi en fut-il de la doctrine aristotélécienne quand elle surgit dans toute son intégrité au sein de l'élite intellectuelle du treizième siècle. Etrangère ou opposée en beaucoup de points à la pensée chrétienne, comme on devait s'y attendre, elle ne fut pas acceptée par tous avec les mêmes sentiments. Quelques-uns la rejetèrent avec opiniâtreté, effrayés d'une aussi forte inclination vers la matière et de cette rigidité logique ou métaphysique qui ne laisse aucune place pour le cœur. Entêtés dans leur position, ils s'attachèrent à l'évêque d'Hippone, du moins ils le croyaient. D'autres, moins prudents, acceptèrent sans compromis non seulement Aristote, mais tout le paganisme du plus fameux de ses commentateurs arabes. Beaucoup

(1) Buffon. Oeuvre complète, t. V page 2.

plus sages, plus avisés et plus désireux de la vérité que craintifs des risques à prendre, Albert de Cologne et Thomas son disciple acceptèrent, eux, la doctrine nouvelle sans redouter la terrible obligation de la christianiser. Des diverses positions que prirent ainsi les maîtres scolastiques, trois grands courants de doctrine, bien distincts, se créèrent, et partagèrent les esprits: l'AUGUSTINISME, l'AVERROISME latin et le THOMISME.

Peu de questions intéressent davantage que ces courants doctrinaux qui se dessinèrent dès l'abord avec violence et marquèrent une orientation décisive et nouvelle de la pensée chrétienne.

Jusque là, toute l'Europe intellectuelle disposait d'un bagage de science assez modeste. Certains éléments combinés des deux grandes civilisations antérieures, celle de la Grèce et celle de Rome, formaient presque exclusivement tout l'agrégat de ses richesses.

Traversant le prisme achromatique du mysticisme platinien, la philosophie de Platon, au nom du génie grec, fournissait pratiquement le seul fondement philosophique généralement admis et professé par tous depuis le plus haut Moyen-âge jusqu'au douzième siècle.

Le monde romain, sur le territoire duquel la principale partie de la société médiévale se trouvait établie, commandait pour sa part les lettres, l'ordre social et même le côté religieux.— "Comme élément politico-social il avait légué les restes de ses anciennes institutions et de ses moeurs, le souvenir fascinateur de l'Empire, et plus tard, sa législation toute entière. Dans le domaine des lettres il avait versé à l'apport, avec la survivance de sa langue, des écrits pédagogiques, et surtout des modèles de rhétorique, de poésie et d'éloquence, ce qui donna à la première culture médiévale, surtout au XII^e siècle, un cachet humaniste destiné à disparaître sous l'action de la seconde entrée d'Aristote, au XIII^e siècle." (1)

(1) P. Mandonnet- "Siger de Brabant et l'averroisme latin au XIII^e siècle" T.I.p.4.

Au point de vue religieux, les Pères latins constituaient, pour cette société fermement chrétienne, un trésor inépuisable de vérités à croire ou à connaître.

Parmi ces Pères, Saint Augustin est souverain. Il forme à lui seul l'élément le plus influent, le plus utilisé dans toute cette formation amalgamique, et résume, au fond, toute cette culture. Par son génie splendide; "par sa doctrine élaborée avec la théologie de Saint Paul, la métaphysique de Platon et la logique d'Aristote; par ses méthodes, soit intellectualiste, soit intellectualiste-affective; par sa tendance éminemment religieuse", (1) il règne en maître dans toute la chrétienté. Il trace aux âmes une voie droite dans laquelle elles cheminent, heureuses, calmes, en paix avec Dieu, abîmées dans la contemplation des vérités éternelles, presque insoucieuses des objectivités contingentes et matérielles d'ici-bas. Chemin fleuri!...poésie!....mystique!-

Mais soudain, du côté du midi, tel un souffle impétueux, présage d'une grande tempête, des idées nouvelles, étranges, surgissent, montent, et semblent vouloir tout envahir. Ce vieil Aristote, que l'on croyait bien mort, parachève son tour du monde. Porté, dès l'âge patristique, de la Grèce à la Syrie par les Araméens et les Nestoriens, plus tard de la Syrie à l'Arabie, puis de là dans la langue hébraïque, il entre furtivement en Espagne au début du 12^e siècle et même, sous les instances de l'Archevêque Raymond de Tolède, il passe au latin. Mais comme malheureusement au terme de cette randonnée orientale, la doctrine péripatéticienne n'est plus authentique, travestie qu'elle est sous les traductions (2) et abâtardie par les

(1) P. Simard, - St-Augustin; éducateur idéal. St-Thomas d'Aquin; sa mission intellectuelle. Page 33.

(2) "Il arrivait souvent en effet qu'un juif converti ou qu'un Arabe traduisit en espagnol vulgaire le texte hébreux ou Arabe avant qu'un autre le transmette de l'arabe au latin" (Cf. Wulf- Histoire de la Philosophie médiévale au 13^e siècle. P. 260.)

interprétations et commentaires, Aristote, pour ne pas frustrer les espérances qui pèsent sur lui, se présente en même temps sous un costume plus original avec les traductions fidèles de Robert Grosseteste et Guillaume de Moerbeek faites directement du Grec au latin. C'est alors que chargé de tout le meilleur butin du peuple grec, synthétisant avec cette "puissance de méthode devenu- comme le synonyme de son nom et de son génie", (1) tous les éléments féconds qu'avaient produit trois siècles de pensée, accrus par son initiative personnelle, et fier d'apporter au monde chrétien le caractère rationnel qu'il a besoin, il vient avec audace, en 1210, philosophe arrogant et flegmatique, frapper aux portes de l'université de Paris, foyer de science et de spéculation. Les difficultés s'amoncellent et se coordonnent pour entraver sa marche. Qu'importe! Envers et contre tout, par l'excellence et la vitalité de sa doctrine Aristote doit vaincre.

Paris, à cette époque, jette sur le monde l'éclat de son savoir et les bienfaits de sa culture. Ville Lumière, centre principal de l'activité intellectuelle, elle présage déjà cette apothéose qu'elle atteindra sous Saint Louis, et captive sous la coupole de son université l'élite pensante de tous les pays. On y vient de partout: de l'Angleterre, de la Normandie, de la Picardie, de l'Espagne et de l'Italie. Entre toutes les facultés ainsi fréquentées, celle des arts et celle de la théologie, étroitement unies, constituent le noyau important de cette "vaste agglomération scolaire".— "Aussi, écrit Charles Thurot, (2) la faculté de Théologie doit-elle être considérée comme le coeur de l'Université de Paris. Elle concentre en elle toute la gloire intellectuelle de l'université et même du moyen-âge." Le monde entier vit des lumières et de la chaleur qui rayonnent en grande abondance de ce sanctuaire de la pensée médiévale. Aristote ne pouvait mieux s'adresser.

Ici, admirons les voies de la divine Providence qui avait déjà disposé, pour lui ouvrir, les deux hommes qu'il fallait, deux génies capables de le compren-

(1) Mandonnet. Siger de Brabant T. I, page 5.

(2) Charles Thurot: De l'origine et de l'enseignement dans l'Université de Paris au Moyen-âge- page 202.

dre et surtout de le christianiser: j'ai nommé Albert le Grand et Thomas d'Aquin. Malgré tous les obstacles les verrous sont enlevés, les portes s'ouvrent: Aristote entre à l'Université de Paris, et par elle, dans la civilisation européenne. En possession de la doctrine nouvelle, Albert de Souabe et Thomas d'Aquin en scrutent les secrets et en calculent toutes les ressources. Ils s'en servent comme d'un explosif, à l'aide duquel ils tentent de frayer à la pensée une route nouvelle, "qui s'écarte parfois de la première", (1) plus large, plus spacieuse, non moins chrétienne que l'autre et surtout plus systématique.

L'explosion est formidable, le monde de la pensée éclate~~f~~. N'en résultera-t-il que débris et confusion? Evidemment non. Ne confondons pas bouleversement matériel et bouleversement d'ordre spirituel; entre l'un et l'autre il n'y a pas univocité mais analogie seulement. Dans le premier cas, aucune chance de reconstituer un tout avec les miettes. Dynamitez une maison délabrée, par exemple, vous n'obtiendrez très probablement pas autre chose qu'un amas confus de poussière et d'éclats; très minces, il faut l'avouer, sont les chances qu'il en résulte un château neuf. Dans le second cas, si l'entreprise est bien conduite, il résulte ordinairement d'autres formes de pensée, d'autres systèmes, d'autres méthodes; ce fut le cas pour la voie de l'intelligence à moule augustinien vieille de huit siècles. Sous l'action de l'aristotélisme, elle se reconstruit en trois principaux courants de doctrine bien distincts, car tous ne suivirent pas l'impulsion donnée. C'est, que, note le Père Sertillanges, (2) des questions de la plus haute portée soulevés au nom de l'autorité d'Aristote. Les thèses relatives à la nature de Dieu, à ses rapports avec le monde, à la Providence; puis du côté de l'homme le problème de l'intelligence qu'Averroes et ses disciples disaient être une en tous, ce qui supprimait par

(1) P. Simard. Les thomistes et St-Augustin- Revue de l'Université d'Ottawa, janvier 1936.

(2) Saint Thomas, Vol. I, Introduction.

voie de conséquence et la personnalité humaine et l'immortalité: tels étaient pour ne citer que les sommets, les joints de doctrine au sujet desquels on se divisa.

Je comparerais volontiers ces trois courants, résultats de l'entrée définitive d'Aristote dans l'occident médiéval, à trois personnes engagées sur des chemins diversement heureux. L'une la plus grande des trois, jeune homme vigoureux qui opte sans hésitation pour le chemin central. Il sait harmoniser foi et métaphysique, aide la première par la seconde, redresse celle-ci par celle-là. Il avance avec aise et sûreté dans cette voie, âpre c'est vrai, mais pleine de promesses pour la vie de l'esprit. Descendu jusqu'à nous d'un pas allègre et assuré, il fait chaque jour l'objet de notre admiration, de notre étude et de notre dévouement. Vous avez reconnu le Thomisme.— L'autre, vieillard aminci et courbé, avance plus lentement sur la gauche; très sincère, il tremble pour le sort de l'Eglise- ne vait-elle pas faillir sous l'influence des doctrines nouvelles?— C'est l'Augustinisme franciscain ennemi de l'Aristotélisme. Aujourd'hui encore il chemine dans sa voie particulière. Risquerait-il bien de perdre s'il enboîtait le pas avec le thomisme?— Enfin, à droite, un gracile enfant, plutôt faible d'esprit et de discernement, qui s'élance sans regarder, avec de grands cris, dans une simple fissure sans issue. Il ne résiste pas longtemps et meurt bientôt de misère et de faim. C'est l'Averroïsme latin de Siger de Brabant.

Voilà en quelques traits toute cette question de l'entrée d'Aristote dans la philosophie chrétienne occidentale. Dans l'élaboration plus détaillée que nous voulons en faire, deux grandes parties solliciteront tour à tour notre attention. La première comprendra ce que nous pourrions appeler l'introduction active d'Aristote dans le milieu intellectuel médiéval; la seconde, qui se pourrait dire introduction effective, portera sur les conséquences produites par cette apparition nouvelle, c'est-à-dire, la formation des principaux courants doctrinaux au 13^e siècle.

Nous diviserons la première partie en deux points plus particulier: premièrement l'oeuvre des traducteurs, et deuxièmement l'attitude de l'Eglise en face de l'Aristotélisme naissant; et nous diviserons la seconde en trois, étudiant l'un après l'autre chacun des trois principaux courants doctrinaux.

Nous n'ignorons pas les inconvénients réels qui résultent d'une telle division. La synthèse générale de toute la question, et le calcul des influences réciproques des faits simultanément accomplis et que nous étudions successivement sous différents points de vue, deviennent plus difficiles. Mais les avantages incontestables de la division pour l'élaboration du travail, n'y aurait-il que la plus grande facilité d'exposition ou l'intensité de clarté projetée sur chaque point particulier, suffisent amplement pour nous déterminer et nous faire opter pour la forme adoptée.

Avant de nous lancer dans le corps de notre travail nous tenons à préciser nos intentions. Nous ne prétendons nullement, il va s'en dire, faire oeuvre critique; la seule pensée porte à rire car trop grande est la pénurie des documents scientifiques et surtout des manuscrits sur notre point du globe terrestre. Loin de vouloir découvrir nous ne prétendons pas même être complet:- la question a trop d'envergure, (elle comprend le fondement de la pensée philosophique chrétienne,) pour être condensée, même à l'ultime puissance, dans un travail si court. Nous satisferons pleinement nos désirs, et nous atteindrons notre but, si seulement nous parvenons, avec les quelques matériaux que nous avons pu attraper, à faire une courte analyse des faits et une brève synthèse des idées doctrinales.

BIBLIOGRAPHIE I.

N.B.- Nous ne mentionnons ici que les ouvrages principaux et plus généraux; on trouvera à la fin une bibliographie plus détaillée. Le signe / indique les ouvrages que nous avons pu consulter.

- / Barbedette: "Histoire de la Philosophie".
- / Bréhier, Emile: "Histoire de la philosophie", T. I.
- / Gény, S.J. : "La cohérence de la Synthèse thomiste", dans Xenia Thomistica, 1925, Vol. I, p.105.
- / Gilson: "La Philosophie au Moyen-Age".
- / Gilson: "Le thomisme; introduction au système de St-Thomas d'Aquin".
Haureau: "Histoire de la philosophie scolastique", T. II.
- / Jourdain, Ch.: "Philosophie de St-Thomas d'Aquin".
Jourdain, A.: "Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote."
- Lucquet: "Aristote et l'université de Paris au 13ième siècle."
- / Mandonnet, O.P.: "Siger de Brabant et l'averroïsme latin au 13ième siècle".
- / Maritain: "Les degrés du savoir", p.577-615: la sagesse augustinienne.
Martin: "registrum epistolarum fratris Johannis Peckham".
Mortier: "Histoire des maîtres Généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs".
Renan: "Averroès et averroïsme".
Renan: "De Philosophia Peripatetica apud Syros".
- / Simard, O.M.I.: "Saint Augustin: éducateur idéal; Saint Thomas d'Aquin: sa mission intellectuelle". (conférence)
- / Simard, O.M.I.: "Les Thomistes et Saint Augustin". (conférence)
- / Wulf: "Histoire de la philosophie du 13ième siècle".
- / Dictionnaire de Théologie Catholique, aux mots: Albert le Grand, Augustinisme, Aristotélisme, Averroïsme, Boèce de Dacie, Bonaventure, etc.
- / The Catholic Encyclopedia, aux mots: Arabian, Aristotle.

Voici la liste des ouvrages d'Aristote telle que rédigée dans l'édition Bekker. Elle pourrait être utile, pour l'intelligence de la première partie de ce travail, à quelques-uns qui ne seraient pas familiers avec ces traités.

Analytica priora.

Analytica posteriora.

de Anima.

de Animalium generatione.

de Animalium historia.

de Animalium incessu.

de Animalium motu.

de Animalium partibus.

de Audibilibus.

de Caelo.

Categoriae.

de Coloribus.

de Divinatione per somnum.

Ethica ad Eudemum.

Ethica magna.

Ethica ad Nicomachum.

de Generatione et corruptione.

de Insecabilibus lineis.

de Insomniis.

de Interpretatione.

de Iuventute et senectate.

de Longitudine et brevitate vitae.

Mechanica.

de Memoria et reminiscentia.

Metaphysica.

Meteorologica.

de Mirabilibus auscultationibus.

de Mundo.

de Naturali auscultatione.

Oeconomica.

Physiognomonica.

de Plantis.

Poetica.

Politica.

Problemata.

de Respiratione.

Rhetorica.

Rhetorica ad Alexandrum.

de Sensu et sensili.

de Somno et vigilia.

de Sophisticis elenchis.

de Spiritu.

Topica.

Ventorum situs et appellationes.

de Virtutibus et vitiis.

de Vita et morte.

de Xenophane Zenone Gorgia.

I

PREMIERE PARTIEA.-L'oeuvre des Traducteurs:-

Comment peut-on relier la scolastique médiévale avec Aristote?- Quels sont les liens d'attache, les canaux par lesquels les philosophes scolastiques puisèrent à la source la plus profonde et la plus forte de l'antiquité la base de leur systématisation scientifique?

Jusqu'au 12^e siècle, Aristote était resté presque totalement inconnu des philosophes chrétiens, toute la tendance des esprits était plutôt portée vers Platon, grâce sans doute à l'influence universelle de saint Augustin et aussi du Néo-Platonisme. Dans le haut moyen-âge, il est vrai, Boèce avait traduit la plus grande partie des oeuvres péripatéticienne, mais il fut à peu près le seul à conserver des sympathies pour Aristote, et après sa mort, ses écrits, sauf une partie de la logique ne tardèrent pas à se perdre. L'heure du règne d'Aristote n'était pas encore sonnée. Elle sonna au 12^e siècle lorsque tout-à-coup, un mouvement général de volte-face se faisant sentir, en moins d'un siècle toute l'oeuvre du Stagirite fut traduite en latin. Cette double pénétration de l'Aristotélisme chez les chrétiens, celle effectuée sous le patronage de Boèce au 6^e siècle et celle du 12^e et 13^e siècles, sera la norme de notre division dans cette présente étude, bien restreinte sur l'entrée des écrits d'Aristote dans le monde latin. Nous étudierons successivement les traductions antérieures et postérieures au douzième siècle.

Auparavant, à titre d'introduction, essayons de refaire, à grandes enjambées, la course des doctrines Aristotéliennes depuis la mort de leur auteur jusqu'à leur accès au moyen-âge chrétien. Aperçu vraiment intéressant, indispensable pour suivre avec intérêt la suite du problème.

On sait que sous la protection d'Alexandre le Grand, Aristote avait ouvert en 334 une école à Athènes, dans les jardins d'un gymnase situé près du temple d'A-

pollon Lycéen. De là le nom de Lycée donné à cette école. Mais n'étant pas citoyen d'Athènes, quand son protecteur mourût en 322, Aristote dut fuir en toute hâte les fureurs du parti national de Demosthènes, pour éviter un nouveau crime contre la philosophie. Il trouva le refuge qu'il cherchait dans une propriété héritée de sa mère, à Chalcis en Eubée. Heureusement, la maladie d'estomac qui l'emporta l'année suivante ne tua point son oeuvre. Son Lycée Athénien lui survécut ainsi que ses doctrines. Théophraste, son successeur immédiat (322-288) et après lui Strato (288-269) continuèrent ses enseignements, en appuyant principalement sur des questions de Physique, d'histoire de philosophie, et divers problèmes scientifiques. (1) De Strato à Andronicus de Rhodes, qui édita les ouvrages d'Aristote vers l'an 85 avant Jésus-Christ, une chaîne complète se succède à la direction de l'Ecole. C'est Lyco-(259-225), Ariston de Cuse (225-190), Crisolaus (190-155), puis Diodore (vers 140) et Erymneus (vers 110). (2)

L'édition nouvelle des ouvrages d'Aristote au premier siècle avant Jésus-Christ fut le point de départ d'un élan nouveau qui se prolongea fort avant et se manifesta surtout par des commentaires plus ou moins détaillés des oeuvres du Stagirite. Les commentateurs les plus fameux d'une première période furent certainement Aristocles de Messines (200 après Jésus-Christ) et Alexandre d'Aphrodise (205). (3)

(1) Cf. Turner: "Aristotelian schools".

(2) On peut citer encore beaucoup d'autres noms de personnages importants, qui, sans prendre la direction de l'Ecole eurent cependant du renom au Lycée. Nommons seulement vers 300: Eudemus, Aristoxene, Diacaearchus, Phomias, Clearchus Meno; vers 275: Demetrius de Chaleron; vers 225: Hieronimus; et contemporain d'Andronicus de Rhodes: Boethius, Ariston d'Alexandrie, Staceas, Cratippe, Nicolas, Sosegines, et Xenarchus.- Cf. Ross. "Aristotle"- Page 286.

(3) Un siècle auparavant, d'autres commentateurs étaient déjà parus, tels: Aspasius, Adrastus, Herminius, et Achaius. Cf. Turner L.C.

A partir du 3^e siècle jusqu'au 5^e, les oeuvres d'Aristote durent affronter des interprètes néo-platoniciens et des philosophes ecclésiastiques, tels: Porphyre (vers 233-303) Dexippe (350) et Thémistius vers(317-388). Puis au 5^e et 6^e siècles la série des commentateurs fidèles se continua avec comme chefs principaux: Jean Philopon (vers 490-530) et Simplicius (vers 525) succédant à Syrianus (430) et Ammonius (485).

En 529, par ordre de l'Empereur Justinien, l'Ecole d'Athènes dû fermer ses portes; l'accident arriva sous la gouverne de Simplicius comme chef d'Ecole. Les philosophes péripatéticiens pressés de persécutions durent chercher ailleurs un gîte plus favorable, ils se réfugièrent en Perse, où déjà Aristote les avait précédé et s'était fait quelques disciples. Aussitôt il se créa des écoles où brillèrent traducteurs et commentateurs nouveaux tels que Uranius et David l'Arménien (550). Les principales oeuvres d'Aristote passèrent ainsi en Perse et en Arménie.

D'un autre côté, dès le début du 3^e siècle, les nestoriens traduisirent du Grec au Syriaque les oeuvres péripatéticiennes qui dès lors eurent grande vogue à Antioche. (1) Du 3^e au 5^e siècle l'école d'Edesse, en Mésopotamie, devint un centre aristotélicien fort intense; elle fut fermée en 489. Une autre école s'ouvrit alors à Nisibis puis les Monophysites au 6^e siècle dans l'école de Résaina et celle de Kennesre sur l'Euphrate traduisirent eux aussi les oeuvres du Stagirite en Syriaque.

En 635 (ou en 652), voici que les Arabes s'emparent de tout ce pays. Il y eut tout un siècle de guerre, d'organisation et d'éclipse intellectuel. Mais bientôt, quand, à cause du manque d'un gouvernement central, l'immense empire Arabe ne put tenir son unité et quand deux groupements s'agglomérèrent autour de deux centres bien distincts: les Abbassides à Bagdad et les Omniades à Cordoue, la vie de l'esprit

(1) Bréhier- Histoire de la Philosophie, T^o I, page 612.

prit heureusement le dessus sur l'autre. En 750 les Abassides mandèrent les savants nestoriens à la cour impériale et les chargèrent de transcrire en arabe un grand nombre d'ouvrages scientifiques appartenant aux littératures grecque, hébraïque, syrienne, persane et indienne. "Commencé sous le règne de Mansour, ce travail de traduction fut continué par le Calife de Mamoun qui établit officiellement en 832, à Bagdad et dans le palais de la Sagesse, un bureau de traducteurs où se distinguèrent principalement les Nestoriens Honein ben Isaac, (et son fils Isaac ben Honein), (1) le Sabéen Tobit et le jacobite Yahya. On fut bientôt en possession d'une littérature philosophique très riche et un peu mêlée...Aristote y dominait avec ses commentateurs Alexandre d'Aphrodisias, Themistius, Ammonius et Philopon".(2) Les Omniades à Cordoue firent ce qu'avaient fait les Abassides à Bagdad. La pensée aristotélicienne fut partout l'objet des études les plus approfondies.

Vers la fin du 9^e siècle, un Arabe possédait en sa langue l'oeuvre presque entière d'Aristote (sauf la physique), les commentaires d'Alexandre d'Aphrodise, de Porphyre, de Themistius, d'Ammonius, de Jean Philopon; quelques dialogues de Platon, le "Timée", la "République", les "Sophistes"; la doxologie grecque, grâce à la traduction des opinions des philosophes de Plutarque; la médecine de Galien et l'astronomie avec l'Almageste de Ptolémée. (3) Alors le terrain se trouvait préparé pour les grands commentateurs arabes.

Ce fut AlKendi (870) le plus ancien des philosophes arabes qui ait laissé un nom historique; sa philosophie se réduit à un commentaire d'Aristote. Un siècle

-
- (1) Fuerunt saeculi insequentis initio interpretes duo ex Nestoriana secta, Honain filius Isaaci et Isaacus filius Honaini, qui accuratiores adornuerunt versiones arabicas" (Cf. Bernard de Rubens: Dissertationes criticae in Opera Sancti Thomae edit Léonide T. I, page cclx
 (2) Barbedette- Histoire de la Philosophie- page 202.
 (3) Cf. Bréhier L. cit. page 613.

plus tard (950), Al Farabi, non moins versé dans la connaissance du péripatétisme écrivit sur la morale, la physique, la politique, et surtout sur la logique, objet principal de ses travaux. Puis au siècle suivant Ibn Sina ou Avicenne (985-1030). Il connaît tout Aristote et tout le platonisme. Ses commentaires sont pourtant fait avec une assez grande liberté; en exposant la doctrine péripatécienne il l'étend, la développe et la renouvelle. Au 12^e siècle, Avampace (+1138) et Abubacer (+1185). Ce dernier serait l'auteur d'un commentaire de la "Physique" d'Aristote, duquel Gérard de Crémone aurait été le traducteur. Le commentateur par excellence fut sans contredit Averroès (Iben Rosch, +1198). Il conquiert ce titre tant par l'ampleur que par la célébrité de ses travaux. A l'exception de la "Politique", qu'il ne possédait pas, il embrassa l'oeuvre entière du Stagirite, et sur chaque traité il écrivit trois commentaires: l'un très détaillé avec des digressions théoriques, le second moins étendu, et le troisième une simple paraphrase du texte original.(1)

A ce courant de péripatétisme arabe se rattache l'apport juif. Au 9^e siècle l'Académie juive de Sara, près Bagdad, ne crut pouvoir défendre le Talmud qu'en introduisant dans l'exégèse traditionnelle les procédés de la dialectique. En Espagne Avicébron (Ibn Gebirol) au 11^e siècle et Moïse Maïmonide au 12^e ne furent pas sans importance; obligé de fuir les persécutions des Almohades, dynastie arabe, le dernier transporta ses pénates au sud de la France et, aidé de quelques-uns, traduisit en hébreux les livres du Stagirite, abandonnant ainsi l'arabe désormais inutile.

Il existe aussi une autre branche, la Bysentine avec comme principaux représentants: Michel Psellus, Photius, Arethas, Nicelas, Jean d'Italie, et Michel d'Ephèse. C'est par cette nouvelle branche que Saint Albert le Grand et Saint Bonaventure connaîtront le traité d'Eustratius sur la morale d'Aristote-Le nom du traducteur reste inconnu.

arabes

(1) Pour toute cette question des commentateurs- voir Jourdain ch. La Philosophie de Saint-Thomas. Vol. I.

Aristote se lit donc déjà en plusieurs langues, notamment en Syriac, en arabe et en hébreux. Ces diverses versions serviront au 12^e et 13^e siècle quand, pour n'en plus sortir Aristote entrera en pays latin. Si les traducteurs de Boèce en effet se firent directement sur le texte grec, celles du 12^e siècle et les premières du siècle suivant devront pour la plupart passer par l'intermédiaires de ces langues orientales.

1) Traductions de Boèce- (du 6^e au 12^e)

Du 6^e au 12^e siècle, on ne rencontre que très peu d'auteur qui au milieu de l'élan général vers le mysticisme de Platon et du Néo-Platonisme savent conserver au Stagirite un reste de bon sentiment. Il y en a cependant. On trouve ainsi Jean Damascène qui dans sa "Source de science"- résume les "Catégories", la "Métaphysique" et l'"Introduction de Porphyre". Plus tard Némésios, évêque d'Ephèse, dans sa-"Nature de l'homme"- agit de la même manière. On en trouverait d'autres, (1) mais l'honneur de la première introduction véritable des écrits et des doctrines d'Aristote en Occident revient au célèbre Boèce, consul à Rome, ministre et conseiller du roi des Ostrogoths Théodoric. Né en 475 à Rome, il fut décapité en 526 dans la prison de Pavie où l'avait jeté Théodoric après l'avoir destitué de ses bonnes grâces. Quelle fut l'oeuvre de Boèce comme traducteur d'Aristote?- Certainement très considérable quoiqu'elle ne vous soit pas parvenue intégralement. Homme d'une grande activité, comme le note Cassidore (2), il s'était en effet donné lui-même l'immense tâche de traduire

-
- (1) St-Cyrille d'Alexandrie dénonce et condamne les péripatéticiens:- "Qui nihil aliud quam Aristotelem ructant et alius potius disciplina quam de Scripturarum cognitione sese jactitant." Cf. P.G. T.75 col. 147.
- (2) "Hoc te, multa eruditione saginatum, ita nosse didicimus, ut artes quas exercent vulgariter nescientes, in ipso disciplinarum fonte potaveris....Translationibus enim tuis Pythagores musicus, Ptolomaeus Astronomus leguntur Itali. Nicomachus arithmeticus geometricus Euclides audiuntur Aulonii. Plato theologus, Aristoteles logicus Quirinali voce disceptant....Et quascumque disciplinas vel artes facunda Graecia per singulos veros edidit, te uno auctore patrio sermone Roma suscepit". (Cf. Migne P.L. T.69 co.539)

et de commenter toute l'oeuvre Aristotélicienne:- "Ego omne Aristotelis opus quodcumque in manus venerit, in Romanum stylum vertens, eorum omnium commenta Latina oratione prescribam, ut si quid ex logicae artis subtilitate, et ex moralis gravitatae peritiae et ex naturalis acumine veritatis ab Aristotele conscriptum est, id omne ordinatum transferam atque id quodam lumine commentationis illustrem. (1)

Il est assez difficile cependant de déterminer au juste avec certitude quelle a été l'extension de ces traductions. Seuls les commentaires sur la "Logique" nous ont été conservés, insérés dans la patrologie latine (Migne, T.64) De bonnes raisons nous portent à croire cependant que Boèce traduisit ou du moins prit connaissance de tous les principaux livres d'Aristote.- On trouve certains textes en faveur de cette affirmation:-

Pour la "Logique" il n'y a pas de doute possible:- "Isagogem transtulit patricius Boetius commenta ejus gemina derelinquens. Categorias idem transtulit patricius Boetius cujus commenta tribus libris ipse quoque formavit. Perihermenias supra memoratus patricius transtulit in Latinum cujus commenta ipsa duplicia minutissima ^pdisputatione tractavit. Supra memoratus vero patricius de Syllogismis hypotheticis lucidissime pertractavit...Nam et praedictus Boetius patricius eadem topica Aristotelis octo libris in Latinum vertit eloquium". (2) ainsi écrivait Cassidore- et Boèce écrivit- lui-même: "Quod qui priores p^osterioresque nostros analyticos, quos ab Aristotele transtulimus, legit, minime dubitat". (3)

Pour la "Métaphysique" et le "De Anima", St-Thomas nous fournit certains détails intéressants: "Unde Boetius transtulit mancum, id est defectivum," est-il écrit dans la métaphysique et au sujet d'un texte du "De Anima", Saint Thomas conclut dans le Contra Gentes (L. 2 ch.61): "Ut patet ex exemplaribus graecis et translatione Boetis...."

(1) Cf. Migne P.L T.64 Col. 433.

(2) P.L T.70 Col. 1202,1203

(3) P.L T.64 Col.1051

D'autre part il est certain que Boèce a connu la "Physique", le "De Coelo et De Mundo" et le "De Generatione et De Corruptione", voici quelques textes pour le prouver:- "Aristoteles meus id inquit in Physicis et breve et veri propinquaratione definivit" (P L T.63, col. 831).- "Sed quoniam tres modos supra posuimus contingentis, de quibus melius in Physicis tractavimus, singulorum subdamus exempla" (T.64 col. 490) "In aliis vero ejus (Aristotelis) operibus plene et perfecte ab eo tractata sunt, et hoc ipsum facere et fati in his libris quos ^{περι γενεων και φθορας} IIEPI YEVE^σEW^ς XAI IDOPAS inscripsit" (Tp 64, col. 261).- "Quod igitur tempores patitur conditionem licit illud, sicut de Mundo censuit Aristoteles nec coeperit unquam esse, nec desinat ..." (T.63 col. 859)

Nous pourrions multiplier à volonté ces citations. Celles-ci suffisent, je crois, pour montrer comment Boèce s'était rendu familier avec tous les principaux livres d'Aristote. La logique surtout, dont le seul traité des "Sophistes" paraît méconnu, semble être l'objet de sa prédilection.

Cependant au temps d'Abélard, principal artisan du renouveau philosophique de 1120, le Moyen-Age latin ne connaissait de Boèce, et même Aristote, que quelques traits de logique: "Sunt autem tres, écrit Abélard dans sa dialectique (1), en parlant d'Aristote, de Porphyre, et de Boèce, quorum septem codicibus omnis in hac arte (dialectica) eloquentia latina armatur. Aristotelis enim duos tantum, libros Prædicamentorum et Peri ermenias....Boethii autem quatuor, videlicet Divisiorum et Topicorum cum Syllogismis tam categoricis quam hypoteticis...De ubi quidem ac quando, ipso quoque attestante Boethio in Physicis, de omnibusque altius subtiliusque in his libris quos metaphysica vocat, exequitur. Quae quidem opera ipsius nullus adhuc translator latinae linguae aptavit: ideoque minus natura horum nobis est cognita."-

Cette pauvreté à l'endroit de l'Aristotélisme ne pouvait durer. L'esprit

(1) Cf Cousin: "Ouvrages inédits d'Abélard". Pages 28-46.

ingénieux d'Abélard et son prestige extraordinaire suscita un élan et un besoin d'étude sérieux, qui, se combinant avec des circonstances historiques particulières, comme la possibilité d'accès aux traductions Arabes et la prise de Constantinople en 1204, produisirent partout des traductions nouvelles- Ce fut la seconde entrée d'Aristote.-

2) Les Traductions du 12^e et 13^e siècles.

"De même qu'à ces débuts dans le haut Moyen-Age, la civilisation de l'Europe avait reçu de l'antiquité l'essentiel de ses notions politico-sociales; (1) de même qu'elle en devait recevoir par la Renaissance, l'esprit de sa littérature et l'inspiration de ses arts: ainsi en reçoit-elle au 12^e et 13^e siècles, par l'organe des génies de la Grèce, sa science et sa philosophie."
(2)

"Cette transfusion de sang hellénique dans les veines de la civilisation européenne" s'intensifie lorsqu'au milieu du 12^e siècle des voyageurs, traducteurs isolés, parcoururent la Grèce et l'Orient, lorsque l'Archevêque Raymond de Tolède (en 1126) ouvrit dans sa ville archiépiscopale un collège de traduction, plus tard lorsque Frédéric II, agissant de la même façon, favorisa hautement au sein de sa cour royale le courant déjà existant vers l'arabo-aristotélisme, et surtout lorsque Guillaume de Moerbeke se fut définitivement consacré au service de Saint Thomas pour lui tirer du Grec les matériaux qu'il nécessitait. Le Collège de Tolède et celui de Frédéric II traduisirent principalement de l'arabe, Guillaume de Moerbeke puisa directement à la source grecque.

(1) La formation scientifique première de ce qui est devenu le monde moderne, est le résultat d'une transfusion, d'une endosmose intellectuelle sous l'action des monuments écrits des civilisations antérieures ou externes." Cf. Mandonnet, L.C. p.2.

(2) Cf. Sertillanges- Saint-Thomas- page 10-11.

C'est à peine si l'histoire a conservé quelques noms des laborieux interprètes qui firent participer l'Occident aux richesses littéraires de la Grèce Antique. Parmi ceux qui travaillèrent au collège de Tolède nommons: Gérard de Crémone, Alfred Sereschel, Jean d'Espagne, Dominique Gundissalinus et Galippus. A la cour de Frédéric II: Michel Scot, Hermann l'Allemand,(1) Arnould de Villeneuve. Parmi les voyageurs primitifs et les travailleurs isolés on compte: Jacques de Venise, Henri de Aristippe Robert Grosseteste, Barthelémy de Messines, Adélard de Bath, Herman le Dalmate, Robert de Rétines, Platon de Tivoli, Jacques Balmès, Henri de Brabant, Thomas de Cartimpré, Guillaume de Moerbeke et Durand d'Auvergne. Evidemment je ne prétends pas mentionner ici tous ceux qui ont traduit en latin les oeuvres grecques ou arabes aux 12^e et 13^e siècles, la liste serait certes beaucoup plus longue.

Quelle fut la part exacte de chacun de ces groupes, l'histoire ne le dit pas et il semble qu'elle ne le dira jamais quoique beaucoup de travaux actuels portent sur cette période de l'histoire. Pour mieux déterminer le mérite de chacun, divisons en deux catégories les traducteurs de cette époque. Ceux qui traduisirent de l'arabe au latin, et ceux qui traduisirent du grec au latin.

a)-Les traducteurs Arabo-Latins:-

A mesure que les relations commerciales devinrent plus fréquentes entre les pays soumis à la domination musulmane et les peuples chrétiens, les ouvrages des philosophes arabes et ceux d'Aristote qu'ils avaient traduits ou commentés s'introduisirent de plus en plus en Sicile, en Italie et dans les provinces méridionales de la France. Aussitôt d'ardents travailleurs se mirent

(1) Beaucoup d'auteurs font travailler Hermann l'Allemand à la cour de Frédéric II ou de son fils Monfred- Ils se basent sur ce texte de Roger Bacon:.. "infinita quasi converterunt in latinum.. Gerardus Cremonensis, Michael Scotus, Alvredus Anglicus, Hermannus Alemannus et translator Meinfredi nuper a domino rege Carolo devicti."- (Opus tertium, Ed. Brewer page 9)- Lucquet, et semble-t-il De Wulf, pensent le contraire. Le mot "translator" ne s'appliquerait pas à Hermann mais à un autre traducteur sans doute Bartholémée de Messines. Cf. Wulf,- Histoire de la Philosophie médiévale. P. 263.

à l'oeuvre, et bientôt ces trésors fraîchement importés se transposèrent en la langue latine.-

1⁰- GÉRARD DE CREMONE. (1114-1187)

Il fut l'un des plus actifs traducteurs de cette période. La grande partie de sa vie, qui lui dura 73 ans, il la passa à Tolède. Son premier ouvrage de traduction date de 1134; il continua ce travail jusqu'à sa mort, traduisant ainsi au dire de Papino le nombre respectable de 76 livres. Quelques critiques dont Turner, en comptent un peu moins, ils en soustraient quelques-uns pour les attribuer à Sabionetta (2). Quoiqu'il en soit son travail fut énorme. Ses principales traductions comptent les "Postérieurs Analytiques" et le commentaire correspondant de Thémistius, les trois premiers livres des "Météores", la "Physique" le "De coelo et De Mundo", le "De Generatione et de Corruptione", le "De Causis proprietatum elementorum" et le "De Causis". Ces deux derniers traités étaient alors communément attribués à Aristote. (2) Ajoutons encore au compte de Gérard la "Physique" d'Alfarabi et le 5^e livre du "De Anima" d'Avicenne. (3)

Avec Gérard de Crémone travaillait comme adjoint, c'était l'usage dans ce temps là, un certain Galippus.⁽⁴⁾

2⁰-MICHEL SCOT (1190-1235)

Toute son activité de traducteur se passa presque entièrement à la cour de Frédéric II, entre 1228-1235. L'oeuvre véritable de cet astronome et alchimiste que Dante dans la "Divine Comédie" a plongé dans l'enfer semble être plus considérable qu'on ne l'avait cru d'abord. Le R.P. Mandonnet écrit en 1911 (4) qu'on ne lui doit pas attribuer d'autres ouvrages que le premier livre de l'"Ethique à Nicomaque", le "De Anima", le "De Coelo et De Mundo" (5),

(1) Cf. Turner. L.c.-

(2) Le "De Causis" est une glose arabe sur un livre de Proclus; Saint-Thomas fut le premier à en connaître l'origine véritable.

Cf. Mandonnet, L.C. Pages 13-138.-⁽⁶⁾ Cf. Wulf- Hist. de la Ph^{ie} médiévale P.260.

(3) Cf. R. de Vaux, L'avicennisme latin, pp.21-49.

(4) Mandonnet, L.C. p. 14- (Cf. R. de Vaux- La première entrée d'Averroès chez les Latins- in Revue des Sc. mai 1933.)

(5) Il dédie ainsi le "De Coelo" à Etienne Provins: "Tibi Stephane de Pavino hoc opus quod ego Michael Scotus dedi latinitati ex dictis Aristotelis specialiter commendo." (Tiré du texte latin manuscrit Vatican 2184)→

le "De Animalibus" tel qu'abrégé par Avicenne, et d'Averroès: les commentaires correspondants au "De Anima" et au "De Coelo et De Mundo". Mais d'autres auteurs avertis, notamment le R.P.R. De Vaux, (1) sont d'avis qu'en plus de ces traductions on doit lui restituer celles du "de Generatione et De Corruptione", le 4^e livre des "Météores", quelques questions de Physique d'Averroès dans le "De Substantia Orbis", le "De Animalibus" tel qu'abrégé par Avicenne en 19 livres qu'il traduisit quand il était en Espagne et les "Parva Naturalia", c'est-à-dire, trois traités réunis par Averroès sous ce même titre: "De Sensu et de Sensato", "De memoria et Reminiscencia" soudé au "De Somno et Vigilia", et le "De Longitudine et Brevitate vitae". Doit-on, comme le fait le R.P. Mansion (2) attribuer aussi à Michel Scot une traduction de la "Physique" d'Aristote et le commentaire correspondant d'Averroès? Que les critiques se débattent sur ce point!- Je me contente de signaler que le R.P. De Vaux remplace ici Michel Scot par Théodore d'Antioche. Celui-ci en effet, après la mort de Michel Scot en 1235, lui succéda dans sa charge de philosophe de cour.

3⁰ - ALFRED DE SERESCHEL.

Cet auteur Anglais traduisit le traité de "Météores", et vers 1200 le "De Vegetabilibus" comme étant un ouvrage d'Aristote. Tout le Moyen-Âge partagea son erreur. Aujourd'hui nous savons que c'est là une composition de Nicolas de ^pSamas.

4⁰ - HERMANN L'ALLEMAND-

Il ne semble pas qu'Hermann ait fait un travail très original. La source de documentation qu'il possédait ne lui permettait sans doute pas de le faire. Il traduisit vers 1243 un abrégé de l'"Ethique à Nicomaque" appelé "Summa quorundam Alexandrinorum", et en 1256 la "Rhétorique et la Poétique" telles que les avait modifiées Averroès.

(1) Cf. R. de Vaux.- La première entrée d'Averroès chez les latins- in Revue des Scs. T.22, 1933, p. 223.

(2) Cf. Mansion: Note sur les traductions Arabo-Latines de la Physique d'Aristote.- in Revue Néo-Scholastique, mai, août, novembre, 1934- p.203.

5⁰- LES TRADUCTEURS DES COMMENTATEURS ARABES:-

Outre les oeuvres d'Aristote, on traduisit aussi de l'arabe les commentaires que plusieurs de ceux-ci avaient fait des doctrines péripatéticiennes- Il importe de le noter car par ces traductions comme par les autres Aristote est passé au monde latin.

L'ensemble des oeuvres d'Avicenne sur la Philosophie d'Aristote, véritable encyclopedie scientifique à la Saint Albert le Grand, a passée en latin par parties vers le milieu du 12^e siècle. Plusieurs ont travaillé à cette transposition. D'abord Jean de Séville ou Jean d'Espagne (Avendehut) traduisit la "Logique" et probablement aussi la "Métaphysique". Puis Dominique Gundisalvi (Gundissalinus) traduisit seul le "De Coelo et Mundo" et avec le concours du Juif Salomon la "Physique", et enfin, les quatre premiers livres du "De Anima" en collaboration avec Jean d'Espagne. Gérard de Crémone, comme nous l'avons dit, s'est chargé du 5^e livre. Tout ceci fut élaboré au collège de Tolède entre 1130-1150. A la fin du siècle Alfred Sereschl de Morlay traduisit encore un fragment du "Schifa": le "Liber de Congelatis", appendice aux "Météores" (1). Et vers 1230, à la cour de Frédéric II, Michel Scot traduisit le "De Animalibus". Enfin quelques parties de l'encyclopedie ne portent pas de nom de traducteur, d'autres n'ont pas été traduits.

Averroès eut lui aussi l'honneur de la traduction latine. Les prohibitions de 1210 et 1215 en font foi. Cependant nous ne connaissons pas très bien ses traducteurs. Nous avons noté que Michel Scot traduisit les commentaires du "De Coelo et Mundo" et du "De Anima", les "Parva Naturalia" et le "De Substantia Orbis" avant 1235, et que Hermann L'Allemand fut en 1256 l'interprète des commentaires sur la "Rhétorique" et la "Poétique". En fait, à la fin du 13^e siècle on possède à Paris tous les commentaires d'Averroès, exception faite pour celui de l'organon. (2)

(1) Cf. P. R. de Vaux. -l'Avicennisme latin, p. 9.

(2) Cf. Bréhier.- L. cit. p. 612.

On traduisit également les commentaires de AlKindi, Al'Farabi, et même ceux du juif Avicébron, sans compter les écrits d'un grand nombre de savants et de philosophes.

6⁰ - On nomme encore comme traducteurs d' Aristote ou des Philosophes Arabes: ADELARD DE BATH, HERMAN le DALMATE, ROBERT DE RETINES, PLATON DE TIVOLI, CONSTANTIN L'AFRICAIN, ET ARNAULD DE VILLENEUVE. Ce dernier connaissait très bien l'hébreux et l'arabe, il était médecin particulier à la cour de Frédéric II. Tel est dans son ensemble le tableau général des traductions faites de l'arabe au latin au cours des 12^e et 13^e siècles.

b) Traducteurs Gréco-Latins.

Les premiers traducteurs gréco-latins, sont des personnalités isolées. Leur oeuvre n'est que partielle. Ils sont pourtant les premiers en date pour toute cette seconde introduction d' Aristote en Occident.

1² JACQUES DE VENISE.

Il traduisit en 1128 le "Novum Organon" c'est-à-dire les "Analytiques Prieurs et Postérieurs" les "Topiques" et la "Sophistiques". Robert de Torigny le note ainsi dans sa chronique de l'année 1128: "Jacobus, clericus de Venetia, transtulit de graeco in latinum quosdam libros Aristotelis, et commentatus est; scilicet Topica, Analyticos priores et posteriores et Elencos; quamvis antiquior translatio super easdem libros haberetur." Les traductions plus anciennes dont parle ici Robert de Torigny sont probablement celles de Boèce, datant déjà de 6 siècles. (1)

2² HENRI DE ARISTIPPE (1162)

Archidiacre de Catane puis Chancelier de Guillaume I^{er}, roi de Sicile, il traduisit en 1156 avec le "Ménon" et le "Phédon" de platon le 4^e livre des "Météores" d'Aristote et probablement les "Analytiques postérieurs."

(1) Cf. Mandonnet. L. cit. page 10

Pendant que s'infiltrait ainsi avec l'entente les oeuvres d'Aristote dans l'Europe latine soit par ricochet à travers les couches poreuses de l'Arabie, soit par l'ardeur enthousiaste de quelques voyageurs laborieux, un événement de grande importance allait favoriser singulièrement ce travail d'acclimatation. La prise de constantinople(en 1204), en effet, ouvrant une nouvelle voie de communication entre l'Orient et l'Occident, entre la Grèce et les Latins, permettait un passage plus direct entre Aristote et les scolastiques.

3^o ROBERT GROSSETESTE (1175-1253):-

Professeur à Paris et à Oxford puis Evêque de Lincoln, le premier à signaler les avantages des traductions faites directement sur le grec, il fut lui-même le traducteur d'un abrégé de l'"Ethique à Nicomaque" et de quelques autres livres d'Aristote; peut-être aussi traduisit-il entièrement "L'Ethique" selon le témoignage de Hermann l'Allemand". (1)

4^o BARTHELEMY DE MESSINES.

Barthélemy (ou Bartholomée) traduisit vers 1260, du grec, à la cour du roi Manfred fils de Frédéric II, les "Grandes Morales". (2)

5^o JACQUES DE BALMES:-

On attribue au juif Jacques de Balmès une traduction des "Sophistes" et des "Topiques", datée du 13^e siècle. Il semble que ce soit à tort puisque Balmès ne vécut que plusieurs années plus tard. Ce qui est plus certain c'est que la traduction existe, il convient de la mentionner.

(1) Et post modo reverendus pater magister Robertus Grossicapitis, sed subtilis intellectus, Linkolviensis episcopus, ex primo fonte unde emenaverat, greco videlicet, ipsum est completius interpretatus et graecorum commentis praecipuas annexens notulas commentatus". Prologue de la version de l'Ethique de Hermann. Cf. Marahesi, "L'Etica nicomachea vella tradizione latina medievale" 1904, p.57. Cf. Wulf- "Histoire de la Philosophie médiévale. p.258.

(2) Au témoignage de Brandini- Cf. Mandonnet, B.C. page 14.

6^o HENRI DE BRABANT, THOMAS DE CARTIMPRE et Durand D'Auvergne furent également des Hellenistes et traduisirent, au cours du 13^e siècle, certains fragments. D'autre part la "Métaphysique" avait eu ses traducteurs que nous ne connaissons pas. Il est constant d'après les témoignages des historiens (de Jourdain en particulier) que dès 1215 au plus tard, il existait en Europe des versions latines de la "Métaphysique", de la "Morale" et de la Rhétorique", qui n'étaient pas dérivés de l'arabe. Les catalogues de la bibliothèque Antoniana de Padoue possèdent en effet un manuscrit du 12^e siècle contenant la traduction faite sur le grec de la "Métaphysique" (moins les livres M et N qui n'étaient point encore traduits en 1270) et même un commentaire sur ce traité. (1) En 1191, Humbert de Gendrey, moine cistercien composa le "Sententia super librum Metaphysice Aristotelis," et plus tard Guillaume le Breton écrivait en 1210 qu'en ce temps-là on lisait à Paris la "Métaphysique", "de latini de novo a Constantinopoli et a graeco in latinum translata." (2)

7^o GUILLAUME DE MOERBECKE (1215-1281).

L'intelligence de la position de Guillaume de Moerbeke et l'appréciation de son travail immense demandent un certain préambule. Malgré les défenses réitérées des autorités ecclésiastiques, Aristote était entré par des chemins divers dans l'Europe occidentale. Une fois le fait accompli, grâce surtout à l'oeuvre de vulgarisation menée à bien par Saint-Albert le Grand, devant les interprétations risquées et dangereuses qu'on en faisait du côté des Averroïstes et devant l'impossibilité du travail de purgation demandé par les Papes, Saint Thomas conçut l'idée d'un travail critique et définitif des oeuvres du Stagirite, où seraient indiqués tout le faux de la doctrine quand l'accord avec l'enseignement chrétien par l'interprétation favorable serait impossible. Le plan fut approuvé et fort encouragé

(1) Bréhier L.C. page 637.

(2) Mandonnet L.C. page 13.

par le pape Urbain IV. Mais comme Saint-Thomas ne possédait^m des connaissances suffisantes de la langue hellénique pour puiser directement sur les textes grecs, allait-il au risque de manquer son but, se fier à n'importe quelle version où déjà le sens primitif serait dérangé?— Non, il fit mieux. Il demanda à l'un de ses Frères en religion, Guillaume de Moerbecke, un flamand incorporé à la province de Grèce— de vouloir bien lui servir d'interprète et lui livrer en latin, par une traduction mot à mot, toute la littérature grecque d'Aristote dans sa forme la plus authentique. Aussitôt Guillaume se mit à l'oeuvre avec ardeur. C'était vers 1260. Plus tard, (1278), nommé archevêque de Corinthe (1), il continua son travail.

Quelques uns, note Bernard de Rubeis (1750) dans "Dissertationes criticae", veulent que ce soit Thomas de Cartimpré ou encore Henri de Brabant, qu'ait demandé Saint-Thomas. Il apporte à ce sujet des témoignages de Trithemius, Natalis Alexander et Joannis Aventinus: "Thomas Cantimpratanus....Sancti Thomae Condiscipulus: quo rogante, ipsum libros Aristotelis latinitate donasse Alphonsus Fernandes, tradit". (Natalis Alexander.)— "Sunt qui scribant, ait eum (Thomam de Cantimprato, natione brabantinum) graeci sermonis habuisse peritiam et libros Aristotelis, quorum jam usus in scholis est, transtulisse" (Trithemius)— "Anno Christi 1271, Henricus Brabanticus Dominicanus, rogatu divi Thomae, E graeco in linguam latinam de verbo ad verbum transfert omnes libros Aristotelis "(Aventinus).

Mais le P. Bernard ajoute aussitôt qu'ils se sont trompé: "Aventinus errat invehens Henrici Brabantini nomen... Errat Trithemius, cum aliis, existimantes auctorem novae interpretationis Thomam de Cantimprato brabantinum". Il fait suivre ses affirmations de ce texte de la Chronique slave, lequel résume bien les textes précédents et nous permet de conjecturer^{et} dans certaines analogies de formules de ~~noms~~ propres la source d'erreur. "Wilhelmus de Brabantia Ordinis Praedicatorum transtulit omnes libros Aristotelis de graeco in latinum, verbum a verbo (qua translatione scholares adhuc

(1) Bernardus Guidonis inter ordinis nostri Praelatos, numerat fr Guillelmum de Moerbecke Archiepiscopum Corinthe. Cf. Bernard de Rubeis, Dissertationes criticae édition Thomisme T.I. P. CCXX.

hodierna die utuntur in scholis) ad instantiam sancti Thomae de Aquino Doctoris". (1)

Guillaume de Moerbecke cependant ne travailla pas seul; on admet généralement qu'il avait à ses côtés, pour l'aider, un certain Henri de Brabant, (2) et à la fin des "Oeconomicorum" on trouve ceci: "Explicit y conomica Aristotelis, translata de graeco in latinum per unum Archiepiscopum, et unum Episcopum de Graecia et magistrum Durandum de Alvernia latinum, Procuratorem Universitatis Parisiensis tunc temporis in curia Romana." (3) Quel est cet Evêque de la Grèce?. mystère!- "Atque mihi ignotus", dit Bernard de Rubéis, et de cet Evêque et de Durand d'Alvergne.

Quel fut l'étendu du travail de Guillaume de Moerbecke?- Il semble bien qu'il traduisit tout Aristote: "Wilhelmus Brabantinus Corinthiensis, de Ordine fratrum Praedicatorum rebus excessit humanis, baccalarius in theologia. Hic transtulit omnes libros Aristotelis Rationalis, Naturalis et Moralis Philosophiae et Metaphysicae, de graeco in latinum, verbum e verbo quibus nunc utimur in scholis, ad instantiam Sti-Thomae de Aquino. Nam temporibus domini Alberti (Magni) translatione vetero (jussu Frederici II confecta) omnes communiter utebantur." (4)

La liste suivante des traités commentés par Saint-Thomas, édités en 1570 dans les éditions de Paris et d'Anvers vous donne au moins la certitude sur un grand nombre de traités: (5)

"In librum Perihermenias."

"In primum et secundum libros Posteriorum Analyticorum"

"In octo libros Physicorum".

"In libros quatuor de Coelo et Mundo."

(1) Cf. Edition Léonine, L. cit.- On trouve également le même texte cité par Jourdain. Rubéis L. cit.- T.I page 83.

(2) Wulf- Histoire de la Philosophie médiévale pp.258-259.

(3) Bernard de Rubéis - L. cit. Edition Léonine.

(4) On peut trouver ce texte dans Mandonnet. L. Cit. page 40. et Edition Léonine L.C. p.CCLX. Le premier cite Henri de Hervordia- Le second, la chronique de Susati.

(5) Voir Jourdain-"Philosophie de Thomas d'Aquin-" pages 85-86.

"In libros de Generatione et corruptione"

"In quatuor libros Meteororum."

"In libros de Anima."

"In librum de Sensu et Sensato."

"In librum de Memoria et reminiscencia."

"In librum de Somno et vigilia."

"In XII libros Metaphysicorum."

"In X libros Ethicorum."

"In VIII libros Politicorum".

D'autre part il y a certitude également pour les "Economiques" traduit en 1267 comme le prouve le R.P. Mandonnet. (1) A combien d'entre les livres d'Aristote qui restent s'étendit l'activité de Guillaume? - "Divinare non licet."

Telles sont, autant qu'il nous fut possible de les connaître les voies par lesquelles Aristote est entré dans le monde latin. Voyons maintenant l'accueil qu'il reçut de l'autorité ecclésiastique.

B.-Attitude de l'Eglise en face d'Aristote:-

L'Eglise, l'histoire en fait foi, n'a jamais boudé le progrès. Commise par Dieu pour enseigner aux hommes la voie du salut et de la vérité elle ne peut craindre que l'erreur. Elle laisse libre essort à l'initiative privée pour tout ce qui relève uniquement de la raison humaine et reçoit dans les cadres de son enseignement toutes conclusions scientifiques qui ne contredit pas ses dogmes et sa foi. Mais il lui est interdit d'accepter l'alliance à l'erreur. Si mince soit-elle, toute contradiction aux vérités de la foi, tout fléchissement, toute

(1). Cf. P. Mandonnet- "Siger de Brabant..." page 14

aberration ou capitulation trouve chez elle porte close et sabre au clair. (1)

En face de l'Aristotélisme renaissant quelle sera son attitude? pourra-t-elle agréer et favoriser de son approbation, ou devra-t-elle condamner et défendre parmi ses enfants, la propagation d'une doctrine si puissante et d'un dynamisme si grand? (2)

Hélas, un bref examen suffit pour lui signaler des points faibles, sources d'erreurs capitales, qui l'obligent à agir avec rigueur et fermeté. Aristote ne connu pas les bienfaits de la Révélation. Conduit par sa seule intelligence, il a pu raisonner parfaitement pour ce qui est de la logique et même pousser très loin dans l'ordre métaphysique les conclusions de principes fondamentaux, qu'il a su tirer du solide empirique, mais privé de la foi surnaturelle, il ne peut dépasser les bornes du monde naturel et sitôt qu'il s'éloigne trop du domaine de l'expérience, il sent fondre ses ailes comme jadis, Icare, le fils de Dédale, sous l'action du soleil. Ainsi pour ce qui est de l'existence d'un Dieu créateur, d'une Providence, d'une âme humaine individuelle et immortelle, etc, bien que ces vérités puissent être l'aboutissement normal du travail concentré de l'intelligence humaine laissée à ses propres forces, sans les nier expressément, il n'a pas su pousser à fond l'application de ses principes, et s'est arrêté dans un mi-parti équivoque.

(1) "L'Eglise a reçu de Jésus-Christ le dépôt de l'éternelle vérité avec le mandat de l'enseigner aux hommes. L'objet propre de son magistère, je le sais, ce sont les mystères de la surnature avec toutes les richesses doctrinales qu'ils recèlent en germe. Mais il serait erroné de croire que là s'arrête son rôle de docteur et d'interprète, que le vaste champ des connaissances naturelles et scientifiques échappent totalement à son attention et à son autorité. La science humaine ne lui est point étrangère. Elle n'est pas son ennemie ni sa rivale; elle reste son alliée sa collaboratrice et sa servante. A l'égard de celle-ci, l'Eglise a une fonction de vigilance qu'elle exerce avec discrétion, sans doute, mais sans fléchissement comme sans compromissions intéressées, écartant sans pitié les théories aventureuses et téméraires, nocives et corruptrices de la foi et des mœurs."- P. A. Caron, dans la Revue de l'Université d'Ottawa, janvier-mars 1937, page 127.

(2) "La seule "Logique" suffisait au X^e siècle à provoquer la fameuse querelle des Universaux.

D'autre part les nombreux traducteurs et commentateurs, interprètes de ces doctrines, surtout ceux d'avant 1230, ne surent pas traduire de façon très exacte ni commenter dans le sens des dogmes chrétiens. Par leurs maladresses ou leur ignorance, ils déformèrent tellement l'oeuvre d'Aristote que telle qu'ils la présentèrent au début du 13^e siècle, elle semblait plutôt un appui au paganisme qu'un produit scientifique.

L'Eglise ne pouvait sans danger laisser entre les mains de ses fils un tel instrument de déformation spirituelle, elle condamna donc sévèrement les livres d'Aristote. Ce faisant elle n'ignorait pas la richesse incontestable que recélait le fond véritable du péripatétisme, mais ayant foi en la vérité elle la sacrifiait pour un temps, sachant bien que tôt ou tard la lumière finirait par percer les ténèbres et triompher.

Plus tard, en effet, quand d'autres traducteurs eurent mieux rendu la vraie doctrine d'Aristote, et que des théologiens surent distinguer l'ivraie du bon grain, elle revenait de ses anciennes rigueurs, sans pourtant se départir pour longtemps encore d'une attitude prudente de légitime défiance.

1.-Attitude hostile de l'Eglise (1210-1231)

a)-Concile de 1210-

La première interdiction sortit d'un Concile de la Province Ecclésiastique de Sens, tenu à Paris sous la présidence de l'Archevêque de Sens lui-même Pierre de Corbeil. Cette réunion avait fort à faire, car depuis quelque temps circulaient de nombreuses et très pernicieuses erreurs. Elle agit très sévèrement frappant du même coup Amaury de Bèze, ses disciples, la doctrine de David de Dinant et les lecteurs d'Aristote. Voici le texte de leur fameuse sentence:-

"Le corps de maître Amaury (mort en 1205) sera exhumé du cimetière et jeté en terre non bénite, et dans toutes les églises de la province sera promulguée la

sentense d'excommunication lancée contre lui. Bernard, Guillaume d'Aire l'orfèvre, le prêtre Jean d'Orsigny, maître Guillaume de Poitiers, le prêtre Eudes Dominique de Trainel, les clercs Odon et Elinand de Saint-Cloud seront dégradés pour être ensuite livrés à la cour séculière. Le prêtre, Ulrich de Lorris et Pierre de Saint-Cloud, ci-devant moine de Saint-Denys, le prêtre Guérin de Corbeil et le clerc Etienne seront dégradés pour être soumis à la peine de la prison perpétuelle.- Avant Noël, les quatrains de maître David de Dinant seront apprêtés à l'Evêque de Paris et brûlés; les livres d'Aristote sur la philosophie naturelle et leur commentaire ne pourront plus être lus soit en public, soit en particulier sous peine d'excommunication.- Si l'on trouve chez quelqu'un les quatrains de maître David, après Noël, celui-là sera réputé pour hérétique." (1)

Seule la condamnation d'Aristote nous intéresse (2), voyons ce qu'elle signifie, comment il faut l'interpréter. Pour peu qu'on y regarde de près, ce décret n'est pas aussi absolu qu'il semble l'être tout d'abord. La condamnation en effet ne porte pas sur tous les livres d'Aristote mais seulement sur les livres "De naturali philosophia" et sur leur "Commenta". Quoique ces livres de philosophie naturelle ne comprenaient pas seulement les divers traités de science naturelle mais surtout les huit livres de la "Physique" et probablement aussi, comme beaucoup le croient, ceux de la "Métaphysique", rien n'interdisait l'accès aux autres ouvrages comme la "Logique" et l'"Ethique." La même remarque s'applique également aux "Commenta" et notons qu'il semble juste d'étendre ce mot à tous les commentaires en général dérivés de

(1) Cf. Denifle-Chatelain- "Chartularium Universitatis Parisiensis". 1889, Paris, T.I, page 70.

(2) En voici le texte latin: "Nec libri Aristotelis de naturali philosophia nec commenta legantur Parisius publice vel secreto, et hoc sub pena excommunicationis inhibemus." Cf. ibid.-

l'arabe, malgré l'opinion de quelques-uns qui veulent le limiter à Averroès, voyant dans le mot "commenta" une allusion au titre de commentateur désignant communément celui-ci.

D'un autre côté la défense ne valait que pour Paris- "Parisiis"- La juridiction d'un concile provincial ne pouvait porter universellement. Les autres universités pouvaient donc à loisir continuer l'étude d'Aristote. Aussi écrivait-on en 1229 à Toulouse: "Libros naturales qui fuerant Parisius prohibiti poterunt illic audire qui volunt nature sinum medullitus perscrutari." (1)

Enfin, l'interprétation qu'il faut donner aux mots: "Nec legantur publice vel secreto," limite encore la portée du décret. On doit traduire en effet: "Ne devront être interprétés ni dans les leçons publiques, ni dans les leçons privées,"(2) puisque le fond de l'enseignement ordinaire d'alors comprenait la lecture, suivie du commentaire, d'un texte soit d'Aristote en philosophie, soit des "Sentences" ou des Ecritures Saintes en théologie. (3) Le décret tolérait donc le simple travail personnel, lecture, étude ou commentaire particulier.

b)- Interdiction de 1215

Cinq années plus tard le Légat pontifical Robert de Courçon réédite la défense de 1210 dans un statut nouveau qu'il donne à l'Université. Il y élabore une norme disciplinaire, y détermine l'objet de l'enseignement et y prescrit l'étude de certains livres d'Aristote.- "Legant libros Aristotelis de dialectica tam de veteri quam de nova in scolis ordinarie et non ad cursum." (4). Il prescrit

(1) Denifle Chatelain- Op. cit. T.I page 131.

(2) "Legere" a dans la langue universitaire le sens d'enseigner. Lorsque l'Eglise interdira la lecture d'Aristote c'est d'enseignement public qu'il s'agit."- Cf. Paré-Brunet-Tremblay- "Les écoles et l'enseignement. page 111.

(3) Cf. Paré-Brunet-Tremblay- op. cit.- pages 109-137.

(4) Denifle-Chatelain- op. cit- Page 78.

également l'interprétation de l'"Ethique".(1) En même temps il interdit de lire à peu près tous les autres traités et condamne aussi de fausses doctrines: "Non legantur libri Aristotelis de metaphysica et de naturali philosophia, nec summe de eisdem, aut de doctrina magistri Davidis de Dinant, aut Amalrici heretici, aut Mauritii hispani."(2) Ici les livres de métaphysique sont formellement mentionnés avec ceux de philosophie naturelle. Les "Summe", sans doute certains résumés faits par quelques maîtres parisiens pour utiliser Aristote sans tomber sous la défense de 1210, ne trouvent pas plus de grâce. Quel est ce Maurus hispanus? Est-il identique à Averroès comme le soutient le R.P. Mandonnet? il est difficile de se prononcer avec certitude.

En définitif, pour ce qui regarde l'Aristotélisme, de ces deux prohibitions résulte l'interdiction sous peine d'excommunication de lire ou d'interpréter les livres de physique, de métaphysique et de science naturelle, les résumés ou sommes de ces mêmes livres et les commentaires d'Averroès ou des autres arabes.

2.-Attitude de défiance.

C'est vers 1230 que l'attitude de l'Eglise en face d'Aristote va se modifier et se compliquer sous l'influence de traductions meilleures que les premières et sous le désir de plus en plus manifeste de la faculté des arts de promouvoir son enseignement par l'inclusion des traités d'Aristote dans ses programmes. De droit, en face des erreurs manifestes que contiennent les écrits du Stagérite et des conséquences funestes qui peuvent en résulter, l'Eglise maintient fermes ses défenses et ne cède en rien à sa rigueur première. Mais les livres d'Aristote ne contiennent pas que des erreurs. Il devenait urgent de trouver un moyen efficace pour en assimiler le bon côté. Ne pouvant rester sourde à cette voix de la vérité ou indifférente à son épanouissement, l'Eglise incline donc en fait à une plus grande liberté et favorise en sous-main l'acclimatation de l'Aristotélisme.

(1).R.P. Mandonnet. Siger de Brabant- pages 17-20

(2) Denifle- Chatelain op. cit. pages 78-79.

a) Les lettres de 1231.

La première intervention ecclésiastique qui laisse voir cette nouvelle attitude est celle du 13 avril 1231, occasionné par la dispersion de l'université en 1229. Par des lettres apostoliques adressées aux maîtres et aux étudiants, Grégoire IX intervient pour le rétablissement de l'ordre et la réforme des facultés et profite de la circonstance pour spécifier l'objet de l'enseignement. Tout en maintenant en principe les anciennes prohibitions de 1210 et 1215, il laisse entendre que la sentence sera bientôt levée grâce à un travail d'expurgation qu'il fera entreprendre. "Jubemus ut magistri artium- libris illis naturalibus qui in concilio provinciali ex certa causa prohibiti fuere Parisius non utantur quousque examinati fuerint et ab omni errorum suspitione purgati." (1) Et dix jours après, il instituait une commission composée de trois maîtres en théologie, Guillaume d'Auxerre, Simon d'Authie, et Etienne Provins, dont la tâche devait être d'expurger de toutes erreurs, les livres condamnés d'Aristote. Ces ouvrages contenant des choses utiles avec des choses inutiles et nuisibles, il convenait de les examiner avec attention et prudence et d'en retrancher tout ce qui s'y rencontrait d'erroné ou de scandaleux pour que le reste puisse être étudié sans danger. "Cum sicut intelleximus libri naturalium, qui Parisius in Concilio provinciali fuere prohibiti, quedam utilia et inutilia continere dicantur, ne utile per inutile vitietur, discretione vestre....mandamus, quatenus libros ipsos examinantes sicut convenit subtiliter et prudenter, que ibi erronea seu e scandali vel offendiculi legentibus inveneritis illativa, penitus resecetis ut que sunt suspecta remotis incunctanter ac inoffense in reliquis studeatur." (2)

Le plan était beau mais irréalisable parce que trop idéal. Un tel travail d'expurgation n'était pas aussi facile qu'on semblait le croire. Il était même impossible, car, comment enlever sans que tout s'ébranle et s'écroule certaines

(1) Denifle Chatelain, T.I, page 138

(2) Denifle Chatelain. Op., cit. T.I, page 143.

pièces d'un échafaudage aussi uni et ordonné que l'Aristotélisme? Comment faire disparaître par la soustraction cet esprit de paganisme répandu comme un vernis tout le long des ouvrages du Stagirite? Et même si ce travail eut été possible comment faire accepter à des hommes du 13^e siècle, si friands d'exactitude et d'authenticité une telle mutilation de celui qu'ils chérissaient tant? Aussi, ne fut-il jamais réalisé.

Et cependant Aristote gagnait toujours du terrain au sein de la faculté des arts. Déjà le 20 avril 1231 Grégoire IX avait cru bon de donner à l'abbé de Saint-Victor et au Prieur des dominicains de Paris les pouvoirs nécessaires pour absoudre de leurs délits les maîtres et les étudiants qui avaient malheureusement encouru l'excommunication en agissant contrairement aux décisions de 1210 et 1215.(1)

Preuve qu'il y avait eu ça et là quelques brèches faites aux décrets. Ces transgressions devinrent plus nombreuses après 1231 car la promesse faite alors d'une future approbation favorisait l'émancipation. Cependant il semble bien qu'au moins jusqu'au commencement de l'année 1252 la prohibition fut officiellement observée, puisque dans les statuts alors élaborés par la nation anglaise pour admettre les candidats à la maîtrise es Arts il n'était encore requis que les deux logique et le "De Anima".-(2) Notons en passant que cette exigence du "De Anima" constituait une première brèche officiel aux défenses ecclésiastiques.

C'est le 19 mars 1255 qu'il faut placer la rupture officielle et définitive de la faculté des Arts avec les décrets de 1210-1215. Alors en effet, méprisant toute timidité antérieure, elle inscrivait dans son programme, remanié à l'occasion de l'élaboration d'un nouveau règlement d'étude, à peu près tous les livres qu'on attribuait alors à Aristote. En outre de la "Logique" et de l'"Ethique" que permettait le décret du légat Robert de Courçon en 1215, on prescrivait la lecture de la

(1) Cf. Mandonnet- Siger de Brabant- page 20.

(2) Cf. Mandonnet- ibid page 23.

"Physique, de la "Métaphysique," du traité des "Animaux", du "De Coelo" des "Météores", du "De Anima", du "De génératione et De Corruptione", du traité "De Causis", des "Sens et du Sensible", "Du Sommeil et de la Veille", des "Plantes, "De la Mémoire" et de la Réminiscence", "De la différence de l'esprit et de l'âme" "De la Mort et de la Vie".

C'était un délit notoire, véritable coup d'état, L'Eglise va-t-elle riposter, et pour faire respecter ses lois lancer les foudres de son excommunication? - Aucunement. Tout en maintenant toujours, en droit, l'ancienne prohibition, elle ne croit pas opportun d'intervenir. En fait, elle tolère tacitement un ordre de chose qui ne lui déplait pas tout à fait. Il faut descendre jusqu'en 1263 pour rencontrer une nouvelle et dernière intervention officielle des autorités ecclésiastiques.

Ce dernier rappel à l'ordre, par lequel Urbain IV renouvelle simplement, dans des termes identiques aux lettres pontificales du 13 avril 1231, les prohibitions sévères de 1210 et 1215, ne semble pourtant qu'un avertissement du danger. Les idées averroïstes déjà précisées vers 1250, réfutées en 1254 par le "De unitate intellectus contra averroem" d'Albert le Grand et encouragées l'année suivante par l'émancipation de la faculté des Arts, étaient alors assez en vogue et nécessitaient un rappel aux principes.

D'ailleurs l'intervention du Pape ne pouvait avoir d'autre but, le courant vers l'Aristotélisme était trop bien lancé, son élan trop irrésistible pour qu'il fut raisonnable de songer à l'enrayer par ce simple recours aux principes. "Au vrai, les papes qui devinaient le prix du péripatétisme avaient conscience de vouloir élever des gardes-fous plutôt que des barrières autour de la célèbre université." (1) En outre, depuis 1260 la nécessité du problème de la critique textuelle des ouvrages d'Aristote devenant urgente par l'agitation de plus en plus bruyante des partisans

(1) P. Simard- Saint-Thomas d'Aquin: Sa mission intellectuelle- Conf. publiée en 1925, p.35.

de l'Averroïsme Latin, Urbain IV appelait à Rome Saint-Thomas d'Aquin pour qu'il y travailla ~~six~~ commentaires, preuve évidente de l'esprit favorable d'Urbain IV aux doctrines nouvelles.

En quelques années, grâce à la collaboration de Guillaume de Moerbeke, Saint Thomas livrait au public un Aristote intégral, absolument inoffensif parce qu'entendu et interprété selon les lumières des principes chrétiens. L'Eglise pouvait accepter cet Aristote christianisé. Elle ne retira jamais cependant, et s'était agir sagement, les décrets portés en 1210 et 1215. Ils tombèrent d'eux-mêmes sous l'effet du temps et l'établissement d'une coutume contraire.

Ils tombèrent si bien qu'en 1366, ~~dans~~ à peine un siècle plus tard, un règlement de deux cardinaux, légats d'URBAIN V pourront exiger de la faculté que les proposés à la licence aient préalablement entendu tous les livres d'Aristote sans distinction. Telle fut au Moyen-âge l'importation des doctrines aristotéliciennes et l'accueil qu'elles reçurent de l'autorité ecclésiastique. Mais comment expliquer chez les peuples de l'Occident un si long retard? Comment excuser cette ignorance, dix siècles durant, du meilleur trésor de toute l'antiquité?— C'est une question que pose seul notre progrès moderne d'imprimerie et de locomotion. Mais pourquoi fallait-il tant d'obstacles à la diffusion du vrai, au rayonnement du bien?— L'épreuve est un creuset où l'or se purifie!—

Considérons maintenant le bouleversement initial et les influences profondes qu'exercèrent ces doctrines nouvelles dans le domaine de la pensée. C'est notre seconde partie, celle des courants doctrinaux. Jusqu'au 13^e siècle, le monde avait vécu de saint Augustin. Avec l'entrée d'Aristote ~~doit~~ s'opérer l'union de la sagesse métaphysique qu'il apporte avec la Révélation que présente Saint-Augustin— Cherchons qui parviendra à réaliser cette union.—

II

DEUXIEME PARTIE

Conséquence: Trois courants doctrinaux.

L'esprit chrétien au 12^e siècle, manifeste en général un besoin de progrès et de restauration scientifique, que traduit une poussée continue et puissante vers le développement des sciences rationnelles. Cette exigence fort naturelle, causée sans doute par un désir de connaître et d'approfondir dans une "époque de fermentation intellectuelle intense," marque son originalité dans un certain humanisme religieux et prépare à merveille l'épanouissement du grand siècle de la scolastique.(1)

Cependant ces efforts, si beaux qu'ils furent, - tels ceux qu'exigeaient "l'ornementation sculpturale des abbayes clunisiennes ou bourguignonnes, et la construction des premières voûtes gothiques," (2) n'obtinrent pas tout le résultat désiré par le manque d'une technique compétente, et l'indigence d'un bagage scientifique insuffisant. Les doctrines peu nombreuses et trop courtes du passé ne répondaient pas au besoin.

Quand donc, au début du 13^e siècle, Aristote se présente pour combler la lacune, fort de sa supériorité et favorisé d'autre part par la tendance naturelle de l'esprit humain à prendre dans les civilisations extérieures ou dans les siècles passés les formes toutes faites de discipline, de gouvernement, de vie et de pensée, il s'introduit partout malgré les obstacles et les oppositions. Trésor de science et de vérité, là où il est connu il est accepté, là où il pénètre il s'enracine à demeure.

Mais toute médaille à son revers. L'aspect systématique de l'aristotélisme, son beau côté, cache malheureusement, comme nous le disions plus haut, un certain fond de misère. Selon donc qu'on le considère sous l'un ou l'autre de ces aspects, on se divise en deux clans à son endroit: celui de l'opposition en marge de l'acceptation.

(1) Gilson; "La Philosophie au Moyen-Age," pages 88-95

(2) Gilson: Ibid. pages. 92-93.

tion; et parmi ce dernier groupe deux tendances se manifestent: celle de l'acceptation intégrale avec toutes les erreurs et celle plus modérée qui veut d'Aristote non pas ses maladresses mais ses vérités et son organisation scientifique.

De là naquirent ces trois courants d'idées et de doctrine fort disparates, inégaux en valeur comme en succès qui orienteront la pensée jusqu'à nos jours. L'Augustinisme pour l'opposition, l'Averroïsme Latin pour l'acceptation pure et entière, le Thomisme pour l'acceptation plus modérée.-

A.-L'AVERROÏSME LATIN.-

L'Averroïsme naquit de cette source intarissable de fausses doctrines qu'est l'interprétation d'Aristote par Averroès. Mais l'Averroïsme Latin, qui diffère de l'Averroïsme arabe ne date pas de si loin, et nous ne croyons pas qu'il faille remonter plus haut que 1250 pour en retrouver les premières manifestations.

C'est vers ce temps en effet que se firent sentir les premières commotions au sein de l'Université de Paris. Ce n'était encore que frémissements souterrains, mais après le règlement de 1255, quelques maîtres s'éblouirent à tel point au charme et à la lumière du grand maître grec, qu'ils lui sacrifièrent leur liberté de pensée, leur théologie, voir même une part de leur foi et de leur vie morale. Ces jeunes maîtres du cours des arts, moins philosophes que physiciens, plus habiles en dialectique que doctes métaphysiciens, tentés cependant à l'occasion de certaines thèses— comme celles du mouvement ou des futurs contingents— de passer les cadres de leurs sciences pour s'élever à la métaphysique, se lancent avec présomption dans la spéculation pure. Puisant dans Aristote et son Commentateur Averroès des notions toutes faites, ils étallent avec fracas une doctrine païenne qu'ils sont impuissants à corriger, jouant ainsi au grand docteur et voulant entraîner tout le monde à leur suite.—

Au lieu de bénéficier dans leurs ^{richesses} ~~richesses~~ personnelles du contrôle de la théologie, seul guide sûr, ils veulent rester indépendant, et toute affirmation leur

et permise, qui s'appuie sur l'autorité d'Aristote.

Leurs maladresses ne tardèrent pas à soulever chez les théologiens des clameurs d'indignation, "tolle" général où tous font cause commune et ripostent à qui mieux mieux.

Les choses deviennent si sérieuses, qu'en 1269, Saint-Thomas, revenu de Rome crut bon de lancer son fameux traité: "De Unitate intellectus contra Averroistas". Puis Rome vint clore toute discussion par une double condamnation.

Voyons un peu plus en détail, quoique très brièvement, quels furent les représentants de ce courant, leurs idées et la succession des faits principaux.-

1) Les représentants de l'Averroïsme latin.

Les représentants de l'Averroïsme latin sont malheureusement fort peu connus des historiens— comme toute cette période du Moyen-Age du reste. Jusqu'à ces derniers temps on ne connaissait le courant doctrinal que par les réfutations qu'il a jadis provoquées, lesquelles ne s'en prenaient qu'aux doctrines et ne citaient pas les noms.

Aujourd'hui grace au travail persistant de quelques chercheurs acharnés, tels le R.P. Mandonnet, E. Renan, Hauréau, etc, on connaît un peu plus. On sait en général que les tenants du système n'étaient ni religieux, ni prêtres séculiers, de la faculté de Théologie mais simplement **chercs**, tonsurés, professeurs au cours des Arts. Il ne pouvait en être autrement: les maîtres et l'ordre des Franciscains tous attachés à Saint-Augustin s'opposaient trop à l'entrée d'Aristote pour accepter ses erreurs; quant aux Frères Prêcheurs, une grande surveillance les préservait de toute fausse manœuvre, ils ne pouvaient glisser sur une pente si funeste. D'ailleurs c'est parmi eux que l'Averroïsme trouvait ses plus terribles adversaires. Il n'y aurait que les séculiers maîtres en théologie mais aucun des documents relatifs aux actes et condamnations ne les mentionnent.

Pour ce qui est du nombre des représentants de l'opinion averroïste, quoiqu'il soit impossible de donner avec certitude un chiffre quelque peu exacte, on peut dire qu'il pouvait s'étendre selon toutes conjectures, à environ un sixième de la faculté des Arts. (1) On ne cite jusqu'ici que trois d'entre eux.: SIGER DE BRABANT et ses deux principaux accolytes BOECE de DACIE et BERNIER DE NIVELLES. Les autres vraisemblablement originaires de Liège, (2) n'ont jamais été retracés. Peut-être de nouvelles recherches produiront-elles à la lumière les indices qui permettront d'en nommer quelques autres.

a) SIGER DE BRABANT- (C.1230-1283)

— "Questi, onde a me ritorna il tuo rignardo,
E il lume d'uno spirito, che in pensieri
Gravi, a morir gli parve venir tardo,
E³ e la luce eterna di Sigieri
Che leggendo nel vico degli strami,
Sillo gizo invidiosi veri." (3)

Je traduis: "Celui-ci, de qui ton regard revient à moi, est la lumière d'un esprit à qui, dans ses graves penses, la mort parut lente à venir. C'est la lumière éternelle de Siger, qui, enseignant dans la rue du Fouarre, syllogisa d'importantes vérités." (4)

De la vie de Siger de Brabant, on ignore autant de choses qu'on en connaît. Né probablement vers 1230 (5) dans le duché du Brabant, vraisemblablement dans le diocèse de Saint-Martin de Liège dont il fut nommé chanoine plus tard, il n'apparaît dans l'histoire qu'à la fin de l'année 1266. Il détient alors une chaire dans la faculté des arts. Esprit turbulent et audacieux il donne maille à partir au légat Simon de Brion en 1266 dans des affaires disciplinaires, (6) et mène ensuite une lutte acharnée contre tout adversaire de ses idées. En dépit d'une première condamnation en 1270,

(1) Cf. Mandonnet- T.I, P.200.

(2) Cf. Mandonnet- Loc. cit. page 137.

(3) Cf. Dante; Paradis, X, 133-138

(4) Cf. Pour ce qui est de l'explication de ces paroles chez Dante: Cf. Mandonnet. Siger T.I, Ch.XII.

(5) Cf. Mandonnet, L. Cit. page 221 sq.

(6) Cf. M. Wulf: Histoire de la Philosophie Médiévale, - P.412.

il dirige avec passion une violente polémique contre la faculté de théologie toute entière jusqu'à ce qu'une nouvelle condamnation, le 7 mars 1270, suivie d'une citation devant l'Inquisiteur de France, huit mois plus tard, l'oblige à s'enfuir et à en appeler au Saint-Siège.

Condamné à l'internement dans la curie romaine pour cause d'hérésie, il finit misérablement à Orvieto vers 1283, assassiné par un clerc en démente, qu'il avait à son service. (1)

Toute l'oeuvre de Siger de Brabant ne nous est pas encore connue. Les traités suivants, probablement les plus importants de ses compositions, lui sont attribués comme authentiques:

- "Quaestiones logicales."

- "Quaestio utrum haec sit vera: homo est animal nullo homine
existente."

- "Impassibilia."

- "Quaestiones naturales".

- "De aeternitate mundi". (vers 1270)

- "Quaestiones de anime intellective." (1270) (2)

Un septième traité peut lui être attribué avec plus de réserve:

- "Tractatus de necessitate et contingentia causarum." (3)

A l'égard d'Aristote Siger de Brabant professe un culte exagéré. Pour lui Aristote aurait atteint le plus haut sommet auquel il soit permis à la raison de rêver. Aussi tout ce qu'il dit doit être accepté même aux dépens de la vérité révélée.

(1) Que penser des conclusions de L'abbé M. Feret: "Quel qu'ait été le bien ou le mal fondé de l'accusation portée contre lui, il (Siger de Brabant) quitta cette vie en réputation d'une orthodoxie parfaite." Cf. La faculté de Théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres. (1894) - T.II, page 263.

(2) Cf. Mandonnet; Siger de Brabant, T. II.

(3) Cf. Mandonnet, L. cit. T.I, page 136.-

Ce n'est pas que Siger prétende ainsi s'opposer à la foi chrétienne car dans ses affirmations trop hasardeuses il sent le besoin de rectifier ses sentiments envers l'Eglise.(1) Si la raison d'Aristote conclue, adhérons à ses conclusions puisqu'elle ne peut faillir. Mais la foi nous enseigne le contraire. Que faire? - Donnons encore notre adhésion; les deux vérités bien qu'opposées n'en restent pas moins acceptables et ne se détruisent aucunement. Cette attitude est commune à tous les averroïstes en général. (2)

b) BOECE DE DACE.- (C.1284)

Maître ès Arts, professeur de la faculté, ainsi que Siger il n'apparaît pas dans l'histoire avant la date des grandes polémiques averroïstes c'est-à-dire avant 1266. Simple Tonsuré, il prit lui aussi une part très active dans ces agitations doctrinales. (3) Frappé comme son chef par la condamnation du 7 mars 1277, cité devant l'Inquisiteur de France Simon Duval, il en appela également au jugement de la cour de Rome et fut lui aussi condamné à l'internement dans la curie pour cause d'hérésie. Il mourut avant 1284.

Ses écrits, passablement nombreux, portent exclusivement sur des questions relatives aux traités d'Aristote. Nous ne mentionnons que les plus importants:

"Commentaire sur les Topiques"

"De modis Significandi"

"Quaestiones primorum et secundarium Analyticorum"

"Sophismata"

"Commentaria metaphysicorum."

(1) "Quaerendo intentionem philosophorum, in hoc magisquam veritatem, cum philosophice procedamus." Cf. In "Quaestiones de Anima intellectiva". Mandonnet; Lecit. T.II page 164.

(2) Cf. Mandonnet: Ibid- T.I pages 145 et 150-151.

(3) "Principalis assertor istorum articulorum fuit quidam clericus Boetius apellatus". Tiré d'un catalogue des 219 propositions de 1277. Cf. Mandonnet, L. Cit. T.I page 220.

c) BERNIER DE NIVELLES.

Celui-ci n'est encore moins connu que les deux précédents. Chanoine de Saint-Martin de Liège il fut cité en même temps que Siger devant l'Inquisiteur Simon Duval. (1) Il comparut vraisemblablement ensuite en cour de Rome comme les deux autres; toutefois il fut renvoyé des fins de la poursuite puisque nous le retrouvons plus tard faisant un legs de 25 volumes au collège de la Sorbonne. (2) Nous ne connaissons rien de positif sur la fin de sa vie.

2)-Les idées doctrinales de l'Averroïsme latin.

Le R.P. Mandonnet a défini l'Averroïsme du 13^e siècle: "l'héritage intégral d'Aristote commenté par Averroès et accepté tel quel par quelques philosophes latins." (3) Pour connaître les idées doctrinales de l'Averroïsme latin il suffirait donc d'analyser l'oeuvre philosophique du Commentateur Arabe et d'en extraire les traits particuliers et caractéristiques de son interprétation d'Aristote. Mais, ce travail indirect serait une tâche ingrate et trop difficile pour ce qu'elle donnerait en retour. Mieux vaut l'analyse directe, ses résultats sont plus précis.

Pourtant pour avoir une juste idée du système, il n'est pas nécessaire d'analyser tous les écrits Averroïstes du 13^e siècle, les principaux suffisent car ils se répètent. Les documents dont nous disposons nous donnent des lumières suffisantes, et nous instruisent exactement sur le courant doctrinal. (4)

-
- (1)-"Alter (codex).. ex legato Bernerii de Nivellis canonici Sancti Martini Leogien-
sis, qui cum Sigero de Brabantia concanonico suo Leodium jam se receperat mense
novembri 1277 ut constat exactis F. Simonis de Valle Ordinis Praedicatorum in
regno Franciae tum inquisi toriis generalis." Cf. Mandonnet, Lec. cit. T.I, page 74
- (2) Cf. L. Delisle, "Le cabinet des manuscrits" T.II, p.144.
- (3) Voir Mandonnet, Siger de Brabant, T.I page 160.
- (4) Nous possédons les écrits authentiques de Siger de Brabant, les propositions con-
damnées en 1270 et celles condamnées en 1277. Cf. Mandonnet, Siger, T.II.

"Isti sunt errores condemnati et excommunicati cum omnibus, qui eos docuerint scienter vel asserverint, a domino Stephano, Parisiensi episcopo, anno Domini 1270 die mercurii post festum beati Nicholai hyemalis.

- 1-Primus articulus est: Quod intellectus omnium hominum est unus et idem numero.
- 2-Quod ista est falsa vel impropria: homo intelligit
- 3.-Quod voluntas hominis ex necessitate vult vel intelligit
- 4.-Quod omnia que hic inferius aguntur, subsunt necessitati corporum celestium.
- 5.-Quod mundus est eternus.
- 6.-Quod nunquam fuit primus homo
- 7.-Quod anima que est forma hominis secundum quod homo, corrumpitur corrupto corpore.
- 8.-Quod anima post mortem separata non patitur ab igne corporeo.
- 9.-Quod liberum arbitrium est potentia passiva, non activa; et quod necessitate movetur ab appetibili.
- 10.-Quod Deus non cognoscit singularia.
- 11.-Quod Deus non cognoscit alia a se
- 12.-Quod humani actus non reguntur providentia Dei.
- 13.-Quod Deus non potest dare immortalitatem vel incorruptionem rei corruptibili vel mortali.

Cette simple énumération des 13 propositions condamnées en 1270 résume bien la doctrine fondamentale de l'Averroïsme.-(1) On enseigne dans outre l'éternité du monde physique et l'unité de l'intellect pour tous les hommes, la possibilité d'existence simultanée de deux vérités opposées et la négation du libre arbitre. On affirme même, sans timidité, que Dieu a depuis le sixième jour "cessé de créer et de gouverner sa créature, de la conservée, et de concourir à ses actes.-(2)

(1) Gilson:- La Philosophie au "Moyen-Age, pages 199-200.

(2) Cf. A. Chollet. Dict. de Th. cath. "Averroïsme."

Au sujet de la double vérité, il semble cependant que certaines restrictions seraient à faire. Ce conflit entre la vérité révélée et les conclusions philosophiques distingue Siger de Brabant et Averroès. Celui-ci donne la supériorité à la raison, l'autre aux dogmes révélés. Siger ne nous conseille jamais, comme le fait Averroès d'interpréter le texte révélé pour le rendre conforme aux conclusions de la raison, au contraire, il réserve le mot "vérité" pour désigner la Révélation, et se déclare maintes fois, quant à la soumission de sa volonté, parfaitement, en conformité avec l'Eglise et ses vérités de foi. "In tali dubio fidei adhaerendum est, quae omnem rationem humanam superat.— Sententiam tamen sanctae fidei catholicae, si contraria huic sit sententiae philosophorum, praeferre volentes, sicut et in aliis quibuscumque." (1) Pourtant il ne s'efforce pas moins d'établir avec toute la rigueur dont il est capable, des thèses en opposition directe avec la foi. Car pour lui philosophe c'est chercher simplement ce qu'ont pensé les philosophes et surtout Aristote, "etsi parte Philosophus senserit aliter quam veritas se habet et per revelationem aliqua de anima tradita sint quae per rationes naturales concludi non possunt." (2) La raison procède donc en marge de la foi et n'a nullement l'obligation d'en tenir compte:— "quaerendo intentionem philosophorum in hoc magis quam veritatem, cum philosophice procedamus."— "Sed nihil ad nos nunc de Dei miraculis, cum de naturalibus naturaliter disseramus." (3)

Mais ce que la raison démontre nécessairement est nécessairement vrai— le contraire est faux et impossible. La foi porte donc sur l'impossible: "Quod creatio non est possibilis, quamvis contrarium tenendum sit secundum fidem". (4) Il faut

(1) "Quaestiones de Anima intellectiva"— Cf. Mandonnet. L. cit. T.II pages 169-et 157.

(2) Cf. Ibid. pages 153-154.

(3) Cf. Ibid. pages 164 et 154

(4) Cf. 184^e proposition condamnée en 1277.

donc distinguer toujours entre la vérité qu'il faut croire et le vrai que la raison prouve. "Penser en philosophe et croire en chrétien." (1) C'est là une erreur quelles qu'aient été les bonnes intentions de Siger et des autres. (2) Tel est esemble-t-il le sens de l'affirmation averroïste qui admet ²l'existence simultanée de deux vérités opposées. Exception faite de cette théorie on peut donc réduire à quatre thèses principales toutes leurs erreurs: 1) la négation de la Providence, 2) l'éternité du monde, 3) l'Unité de l'intelligence pour tous les hommes, 4) la négation de la liberté morale (3)

Les trois premiers ouvrages de Siger de Brabant sont peu révélateurs de sa doctrine. Le premier, "Quaestiones logicales" étudie la première de trois questions annoncées sur les rapports entre le terme universel, le concept et la chose signifiée. Cette première question s'énonce ainsi: "Est-ce que le terme commun signifie universellement le concept de l'Esprit ainsi que quelques-uns le prétendent? Siger répond que le terme universel signifie les particuliers sous leur raison d'universalité. Il donne pour raison ~~que~~ le terme commun signifie de la même manière que l'esprit connaît lequel connaît les singuliers sous leur raison d'universalité.

(1) Gilson: "La Philosophie au moyen-Age- page 198.

(2) V^e concile Latran- 1513.

"Cum verum vero minime contradicat, omnem assertionem veritati illuminatae fidei contrariam omnino falsam esse definimus; et, ut aliter dogmatizare non liceat, districtius inhibemus...." Denzinger, 738.

Concile du Vatican:-

"Verum etsi fides sit supra rationem, nulla tamen unquam inter fidem et rationem vera dissensio esse potest: cum idem Deus, qui mysteria revelat et fidem infundit, animo humano rationis lumen indideret, Deus autem negare seipsum non possit, nec verum vero unquam contradicere.

(3) Nous tenons cette synthèse d'une liste de 15 propositions réputées "indignes des philosophes," envoyée par Gilles de Lessines à Saint Albert le Grand, peu avant la fameuse condamnation de 1270.

Le deuxième ouvrage est un corollaire du premier. Il répond à cette question: "Utrum hoc sit verum: homo est animal nullo homine existente?" Saint Albert le Grand aurait répondu affirmativement car les essences sont éternelles, antérieures et indépendantes de leur réalisation. La réponse très averroïste de Siger est plus compliquée. Les essences sont éternelles mais l'individu en tant qu'individu l'est aussi. Toute espèce est nécessairement réalisée dans un individu.- Nunquam fuit primus homo. (1) L'universel n'existe qu'abstrait des singuliers, et le singulier existe nécessairement si une fois il a existé. L'hypothèse de la question "nullo homine existente" est donc impossible.- "Hypothesis autem quae dicit nullum hominem existere, implicat contra naturam humanam....(2)

Le troisième traité, les "Impossibilia", ne contient autre chose qu'une série de sophisme et leurs réponses. Quoiqu'en pensent certains auteurs, (3) il n'est qu'un exercice de gymnastique intellectuelle, et fut entièrement composée par Siger de Brabant. (4)

Les trois autres traités sont plus intéressants et découvrent mieux la doctrine du maître.-

Les "Quaestiones naturales" contiennent deux thèses tout à fait péripatéticienne et orthodoxes à la doctrine thomiste. La première, dirigée contre les Augustinistes, prouve l'unité des formes substantielles par l'unité des individus. La seconde défend le principe d'Aristote que rien ne se meut soi-même, et répond surtout à l'objection fondée sur le mouvement naturel des corps attirés vers leur lieu propre.

(1) Sixième proposition condamnée en 1270.

(2) "Quaestio utrum haec est vera"- page 70

(3) "Ces solutions (les réponses aux six objections impossibles) paraissent l'oeuvre d'un fidèle partisan de la doctrine d'Albert le Grand: Sie zeigten ihm nur einen treuen anhang der Albertinischen scholastick," écrit Bruckmüller dans "Untersuchungen über Sigers von Brabant, (1908) page 12.

(4) Cf. Mandonnet- Siger de Brabant, page 127, T.I, et "Autour de Siger de Brabant"- Revue Thomiste XIX 1911.

Dans le "De aeternitate Mundi" Siger soutient l'éternité du monde malgré la contingence des choses particulières car chacune d'elles suppose toujours un principe antérieur dont elle découle; chaque individu suppose avant lui un individu de même nature qui l'a engendré. Il répond ensuite à deux objections contre sa thèse, l'une sur la limitation du tout constitué pas des individus limités, l'autre sur la dépendance causale de tout être vis-à-vis de Dieu.-

Mais le plus étendu des ouvrages authentiques de Siger de Brabant, le plus grave par les funestes conséquences qu'il entraîne pour l'ordre moral et religieux, et le plus important puisqu'il provoque et la réfutation de Saint Thomas d'Aquin et la condamnation de 1270, et sans contredit le "Quaestiones de anima intellectiva". Il donne clairement et de façon fort compacte la conception que devait avoir tout bon averroïste sur l'âme humaine; Cette thèse chère à tous constitue la principale pierre d'achoppement de tout le système.

D'abord Siger définit l'âme:- "Illud quo vivens seu principium et causam vivendi in corporibus animatis"— "Actus forma seu perfectio primus corporis naturalis vivere potentis." (1) En cela il s'accorde avec Saint Thomas, car ces définitions sont celles d'Aristote. Puis il procède plus avant et alors il se sépare tout à fait du péripatétisme chrétien. L'homme, comme tout autre vivant, a une âme qui lui est sa forme, mais cette âme n'est pas proprement l'âme intellectuelle, elle est plutôt l'âme sensitivo-végétative. L'âme intellectuelle existe pourtant mais séparée et distincte de la forme du corps. Immatérielle, elle est incorruptible dans l'avenir, la matière étant le principe de corruption; elle est aussi éternelle dans le passé, sa provenance "ex nihilo" doit donc, s'interpréter: "Ideo dicendum est quod anima intellectiva est de se, seu de sui ratione semper ens, ab alio tamen....non igitur verum est eam esse factam ex nihilo..." (2)

(1) Cf. Mandonnet, L. cit. T.II, page 146-147.

(2) Cf. Mandonnet, Ibid. page 161.

Bien plus, l'âme intellectuelle est une pour tous les hommes; elle ne peut être multipliée avec les individus car leur principe d'individuation est matériel et ne peut l'atteindre.

Par ailleurs, quoique immatérielle en elle-même, elle n'est jamais complètement séparé de la matière car son opération exige une certaine union avec le corps.

L'âme intellectuelle est donc un principe unique, éternel, séparé, distinct, qui au cours des âges entre successivement en communication temporaire avec chacun des individus de l'espèce humaine, non par son entité mais par son opération.-

Telle fut l'oeuvre de Siger de Brabant. Nous avons tenu à la présenter parce que son auteur est la principale tête de la secte. Comme on le voit ses six triatés reconnus authentiques ne contiennent pas toutes les erreurs réputées averroistes. Pour avoir une idée plus complète de celles-ci, nous signalerons maintenant dans un aperçu succinct les méprises apportées par la secte dans chacune des principales parties de la philosophie et de la théologie. On verra qu'à peu près toutes les parties de la science ont été avariées.

a) EN PHILOSOPHIE:²

1) Nature de la philosophie:-

Pour Siger et ses partisans, la philosophie est la recherche de la pensée d'Aristote avant d'être la recherche de la vérité.- "Quaerendo intentionem philosophorum in hoc magis quam veritatem, cum philosophice procedamus" (1) Le philosophe, le seul qui soit "sapiens mundi" ne doit procéder que par syllogisme fondé sur des principes "per se nota," et n'accepter le témoignage d'aucune autorité."(2)

(1) Quaestiones de Anima intellectiva, page 164.

(2) Cf Propositions condamnées en 1277- Nos. 37-40- 150-151-154.

2) Logique:-

Leur logique sonne faux par son principe de la double vérité que l'Evêque Etienne Tempier condamnait justement en 1277: "Dicitur enim ea esse vera secundum philosophiam, sed non secundum fidem catholicam, quasi sint duae contrariae veritates, et quasi contra veritatem sacrae scripture sit veritas in dictis gentilium damnatorum." (1)

3) Cosmologie:-

Pour eux encore le monde est éternel:- "Mundus est aeternus, quia quod habet naturam, per quam possit esse in toto futuro, ^{habet} ~~habet~~ naturam, per quam potuit esse in toto praeterito." (2) Sont également éternelle sans commencement dans le temps, ni fin, les formes, la matière et les espèces.- "Nunquam fuit primus homo." (3) C'est l'Eternel Retour de Nietzsche fondé sur la répétition continuelle des mêmes révolutions célestes et l'état permanent du premier moteur toujours en acte.- "Ex hoc autem quod semper est movens et sic agens, sequitur quod nulla species entis ad actum procedit, quin prius processisset ita quod eadem specie quae fuerunt circulariter redeunt, et opiniones, et leges, et religiones et alia ut circulent inferiora ex superiorum circulatione, quamvis circulationis quorundam propter antiquitatem non maneat memoria. Haec autem dicimus secundum opinionem Philosophi non ea asserendo tanquam vera." (4)

4) Psychologie:-

C'est ici la sentine de la confusion avec la fameuse thèse de l'unité de l'intellect et la négation de l'autonomie de la volonté. L'intellect agent, le même pour tous les hommes, exerce, en union avec notre intellect possible son acte d'intellection par une prise de contact avec les images que produit la faculté sensitive de chaque individu et détermine ainsi les lumières propres de chacun. (5) La volonté

(1) Denifle- Chatelain, T.I, p.543.

(2) Propositions condamnées en 1277. No.98 et aussi nos: 4,87,99,203,205

(3) Sixième proposition condamnée en 1270

(4) "De aeternitate mundi" page 130-140

(5) Propositions condamnées en 1277, no.13,14,109, 110,118,123, etc.

n'est plus maîtresses de ses vœux ou de ses commandements: -"Quod voluntas et intellectus non moventur in actu per se, sed per causam sempiternam, scilicet corpora coelestia".(1)

5) Métaphysique:-

L'inutilité de la prémotion physique et la multiplicité des premiers moteurs compromettent leur métaphysique: "Plures sunt motores primi et in causis efficientibus causa secunda habet actionem, quam non accepit a causa prima et cessante prima non cessat secunda ab operatione sua, dum tamen secunda operetur secundum naturam suam" (2).

6) Morale:-

Différentes thèses admises en psychologie et en cosmologie les conduisent en morale à des conclusions fâcheuses. Ainsi l'homme se voit placé sous la régie de la nécessité. Sa volonté n'est qu'une faculté passive dont le rôle est d'obéir aveuglement aux moindres désirs de la raison. C'est le pur déterminisme psychologique, la ruine de toute responsabilité.(3) En conséquence, plus de châtiment futur, chimère aussi ou rêve pieux que le bonheur de l'au-delà; l'homme trouve dès ici-bas la récompense qu'il mérite et n'a plus à s'inquiéter des conditions d'une autre vie:- "Anima post mortem separata non patitur ab igne corporeo, et anima quae est forma hominis non corrumpitur corrupto corpore— Felicitas habetur in ista vita non in alia, homo post mortem amittit omne bonum". (4)

b)- EN THEOLOGIE:-

1.-Rapports des créatures au Créateur:-

Dieu ne connaît que ce qui est nécessaire, universel, immatériel et causé par lui. "Deus non cognoscit alia a se"
Plus de prescience des futurs contingents, plus de providence, plus de concours, aucun

(1) Propositions condamnées en 1277, nos 133, 162-159.

(2) Propositions condamnées en 1277, nos 66, 198, 199 etc.

(3) Propositions condamnées en 1277, nos 131, 135, 162

(4) Propositions condamnées en 1270, nos 7, 8; en 1277, nos. 15, 22, 144, 176.

lien entre Dieu et la Créature:- "Humani actus non reguntur providentia Dei". (1)

2.-Création.

Dieu n'a créé que les intelligences séparées, lesquelles ont produit les espèces terrestres et les sphères incorruptibles. L'acte de la création de la part de Dieu fut nécessaire et n'aurait pu s'étendre à d'autres mondes qu'à celui qui existe présentement.- "Deus, prima causa, est causa omnium remotissima, est causa necessaria motus corporum superiorum.- "Non potest plures mundos facere:" (2) Dieu n'est plus pour nous cause efficiente mais seulement cause finale.

3.-La loi chrétienne et la théologie.

Conséquences des principes philosophiques, si la raison peut atteindre de façon nécessaire des conclusions opposées aux vérités révélées, si la Révélation peut porter sur l'impossible, (3) la théologie devient science vaine, où la fable tient la majeure partie:- "Nihil plus scitur propter scire theologiam et sermones theologi fundati sunt in fabulis".(4) et la loi chrétienne n'est plus que mensonge et inutilité:- "Fabulae et falsa sunt in lege christiana (quae) impedit addiscere." (5)

4.-Les dogmes de l'Eglise.-

Ici la raison despotique à beau jeu.- Les dogmes de la Trinité, de la génération du Verbe, ~~et~~ de la création sont impossible. "Deus non est trinus et unus, quoniam trinitas non stat cum summa simplicitate. Ubi est enim pluralitas realis, ibi necessario est additio et compositio. Deus non potest generare sibi similem. Non est verum quod aliquid fiat ex nihilo, neque factum sit in prima creatione." (6)

(1) Propositions condamnées en 1270- nos: 10,11,12; en 1277, nos: 3-56-52-190.

(2) Propositions condamnées en 1277- nos: 34-44-59-63-94-95-190. etc.

(3) Cf. Gilson- "Philosophie du M.-Age page 200, et cf. 184ème Proposition condamnée en 1277.

(4) Propositions condamnées en 1277, nos:152-153

(5) Propositions condamnées en 1277, nos:174-175

(6) Propositions condamnées en 1277, Nos: 1-2-90-100-184-185-192. etc.-

5.-Les vertus chrétiennes.

Ils n'épargnèrent même pas la vertu. D'abord les vertus infuses sont impossibles- Les autres, la prière, l'abstinence, la pauvreté, l'humilité, la confession de ses fautes, et la chasteté surtout sont bien maltraitées. "Non est orandum, neque confitendum. Simplex fornicatio, utpote soluti cum soluta non est peccatum. etc." (1)

6.-La fin ultime

Ici encore se retrouvent les conséquences de l'unité de l'intellect, de la négation du libre arbitre et de quelques autres thèses. Plus d'immortalité personnelle, la résurrection est impossible;- "Resurrectio futura non debet concedi a philosopho, quia impossibile est eam investigari per rationem, et Deus non potest dare perpetuitatem rei transmutabili et corruptibili;" (2) l'enfer est un mythe: "Anima separata nullo modo patitur ab igne" (3); et aucune raison ne fait que l'un plus que l'autre soit sauvé:- "Dicere Deum dare felicitatem uni, et non alii, est sine ratione et figmentum" (4).- C'est ce qui faisait dire à un homme d'armes de Paris déclarant ne pas devoir expier ses fautes, "si l'âme du bienheureux Paulest sauvée, je le serai également; ayant la même intelligence, nous aurons la même destinée." (5)

Ce ne sont là que les grandes lignes des erreurs averroïstes. Pour les exposer en détail il faudrait tout un volume, et tout un autre pour les réfuter. Nous nous limitons à cette brève analyse et passons aux conséquences de telles doctrines.

(1) Propositions de 1277, nos: 16,155,166,170,171,179,180,183, etc. Ces propositions sont bien averroïstes- voir Mandonnet Siger T.I, p.211-212.

(2) Propositions condamnées en 1277, nos: 17-18-25

(3) Propositions condamnées en 1277, No : 19

(4) Propositions condamnées en 1277, No : 23

(5) Rapporté par Guillaume de Tocco.- Et Nicolas Eymerici écrit dans son "Directorium inquisit":- "De là on peut inférer que l'âme maudite de Judas est la même que l'âme sainte de Saint Pierre, ce qui est hérétique."

3)-Les faits principaux:-

Des doctrines averroïstes, surgirent au sein de l'Université de Paris des troubles très sérieux. Comme nous le disions ailleurs, l'éveil initial eut lieu vers 1250. Ce n'était alors que lueurs vagues et reflets phosphorescents. Le règlement de la Faculté des Arts prescrivant le 16 mars 1255 l'enseignement des livres d'Aristote fut le souffle brûlant qui fit jaillir les étincelles et déclara partout l'incendie. La flambée dut si chaude que Saint-Albert le Grand dut composer son traité "De unitate intellectus contra Averroem", sur la demande explicite du Pape Alexandre IV, "quia apud nonnullos eorum qui philosophiam profitentur dubium est de **separatione** animae a corpore." (1)

Cette réfutation, pourtant bien précise, ralentit à peine, et pour un temps seulement, la conflagration. Son développement en 1260 fit qu'Urbain IV appela à Rome Saint-Thomas et lui commit la correction d'Aristote, et occasionna le 19 janvier 1263, le rappel des défenses de 1210 et 1215. En 1269, le nombre des défenseurs averroïstes augmentant toujours ainsi que leur tracas, on fit **revenir** Saint-Thomas à l'Université, dans cette fournaise où son autorité et sa compétence suffisaient seules à affronter et maîtriser le danger.

Alors s'ouvrit une ère de grandes discussions. Plusieurs y contribuèrent. L'apogée de la polémique fut atteint en 1270 avec la publication coup sur coup de deux fameux traités sur l'unité de l'âme intellectuelle: l'un, oeuvre de Siger de Brabant: "Quaestiones de anima intellectiva," l'autre, la réfutation du premier par Saint-Thomas: "De unitate intellectus contra averroistas". A la fin de cette même année 1270, le 10 décembre, l'évêque de Paris, Etienne Tempier, condamnait et excommuniait treize propositions tirées des doctrines averroïstes. Le texte de ces propositions coïncide avec celui des treize premières des quinze propositions envoyées quelques mois auparavant par Gilles de Lessines à Saint-Albert le Grand.

(1) Cf. Saint Albert - "Opera, T.V. p.218."

Cette condamnation aurait dû causer une paix profonde? Elle ne produisit qu'un calme de surface, que le moindre événement pouvait troubler. Le feu dormait sous la cendre, le premier vent devait suffire à rallumer l'incendie. On le vit bien lorsqu'il fut question de nommer le Recteur vers Noël 1271. Alors deux camps se formèrent bien tranchés qui élirent chacun un Recteur qu'ils conservèrent jusqu'en 1275. Le parti des averroïstes, une minorité, (1) nomma probablement Siger de Brabant; celui des opposants se choisit Albéric.

Quels furent au juste les méfaits du parti révolté?— Il est difficile de le dire— Quelsqu'ils furent, ils provoquèrent un sévère règlement promulgué le premier avril 1272 par le parti d'Albéric où il était défendu de conclure toute discussion au préjudice de la foi, qu'ils s'agisse de philosophie ou de théologie.— *Convocatis propter hoc magistris omnibus et singulis in ecclesias sancte Genovefe Parisiensis, statuimus et ordinamus quod nullus magister vel bachelarius nostre facultatis aliquam questionem pure theologicam, utpote de Trinitate et Incarnatione.....Quod si presumpserit, nisi infra tres dies postquam a nobis monitus vel requisitus fuerit suam presumptionem in scolis vel in disputationibus publicis, revocare publice voluerit, ex tunc a nostra societate perpetuo sit privatus.Quod si questionem aliquam, que fidem videatur attingere simulque philosophiam aliculi disputaverit Parisius, si illam contra fidem determinaverit ex tunc ab eadem nostra societate tanquam hereticus perpetuo sit privatus nisi..... revocare curaverit humiliter et devote.*" (2)

(1) "Cette minorité était composée de trois maîtres et d'autres adhérents des nations française, picarde, et anglaise; et de la partie de la nation normande non comprise dans le diocèse de Rouen, c'est-à-dire celle de ses six évêchés suffragants: Avranches, Bayeux, Coutances, Evreux, Lisieux et Séez." Cf. Mandonnet; Siger T.I, P. 198-199.

(2) Cf. Denifle Chatelain I p. 409.

La séparation de l'Université en deux gouvernements distincts était pour elle un péril de mort. (1) Déjà une grande partie des cours était suspendue. (2) Heureusement on vit le danger et pour y parer on s'en remit unanimement à l'arbitrage de Simon de Brion. Celui-ci porta sa sentence le 7 mai 1275, rétablit l'unité, nomma Pierre d'Auvergne au rectorat, mais ne condamna personne. Il fit pourtant de sérieuses menaces. Il semble bien que la soumission d'un certain groupe de maîtres ne fut qu'extérieure et qu'ils continuèrent à mener la bataille en sourdine car un décret de l'Université interdit le 2 septembre 1276 tout conventicules secrets ayant pour but la lecture de certains livres:- "Hinc est, quod nos attendentes occulta conventicula ad docendum sacris canonibus interdicta et inimica sapientie....de communi consensu statuimus ac etiam ordinamus quod nullus magister vel bachallarius cujuscumque fuerit facultate, legere decreto acceptent in locis privatis aliquos libros propter multa pericula, que inde emergere possunt, sed in locis communibus ubi omnes possint confluere, qui ea que ibi docentur valent reportare fideliter, exceptis dumtaxit libris gramaticilibus ac logicalibus, in quibus nulla presumptio potest esse." (3)

Quelques mois plus tard, le Pape Jean XXII, qui de loin suivait depuis longtemps la marche des événements et appréhendait fort les suites fâcheuses qui pouvait en résulter pour une oeuvre chère à lui-même et à ses prédécesseurs, résolut d'en finir. Il écrivit le 18 janvier 1277 à l'Evêque Etienne Tempier et lui ordonna de poursuivre une enquête judicieuse sur les personnes, leur doctrine et leur agir et de lui en

(1) On lit dans un sermon de Saint Bonaventure daté du 25 avril 1273: "Oremus pro pace Ecclesiae precipue pro studio Parisiensi, quod modo cessat, et puto quod diabolus fecit modo maxime partem suae voluntatis quando procuravit in cordibus quod cessarent...." Cf. Quéatif-Echard; Script. Ord. Praed. T.I, p.269.

On lit également dans un sermon de Gérard de Reims prononcé la même année: "Oremus pro studio Parisiensi, quia irrecuperabile est et incomparabile damnum, quod fit quotidie Parisiis, per amissionem lectionum unius dici; et puto quod diabolus magnam partem suae voluntatis fecit, quando hoc procuravit." Cf. Echard: "Sancti Thomae summa suo auctori vindicata...." 1708, p.36.

(2) Mandonnet. T.I P. 203.

(3) Denifle Chatelain- T.I p.539.

communiquer les résultats. L'Evêque poursuivit rapidement l'enquête, mais ne s'en remit pas au Pape. Homme d'un tempérament fiévreux et passionné, il prit sur lui de condamner, le 7 mars 1277, une longue liste de 219 propositions. Cette condamnation trop hâtive semblait plutôt viser le péripatétisme tout entier que les seules erreurs averroïstes puisqu'elle contenait au moins une vingtaine de propositions propres à Saint-Thomas.

Quelque soit la validité ou la légalité de cet acte, les principaux chefs averroïstes furent poursuivis et durent s'enfuir. Ils furent bientôt jugés en cour de Rome, comme nous l'avons dit ailleurs, et condamnés à l'internement dans la Curie.

Privée de ses chefs, l'opposition entra dans l'ordre, et les troubles cessèrent à l'Université de Paris. Pourtant l'Averroïsme comme système doctrinal ne disparut pas complètement. On le retrouve en 1525 avec Jean de Jandun, le "Singe d'Aristote et d'Averroès" comme il dit de lui-même, et surtout à l'Université de Padoue avec le médecin Petri d'Abano, 1316, Urbain de Bologne, 1405, Nicoletto Vernias, Paul de Venise 1429, Gaetan de Thiene, Alexandre Achillinus 1518, Augustinus Niphus 1546, et Zamara 1532.

Cette attitude des partisans de l'averroïsme latin frise d'un doigt le rationalisme. Placés en face des conclusions apportées par Aristote et du dogme chrétien, ils ne savent pas concilier la sagesse métaphysique et la Révélation. Aveuglés par l'évidence du raisonnement, tout syllogisme qui semble satisfaisant, même s'il doit conclure à l'opposé de la foi, gagne leur assentiment. Pourtant un scrupule religieux les arrête: il faut croire, c'est la condition première au salut. Alors ils admettent de pair le donné rationnel, parce qu'il est démontrable, et le donné révélé, parce qu'il faut croire. Ils ont deux esprits, l'un pour apprendre et savoir, l'autre pour croire et pratiquer.

B.-L'AUGUSTINISME MEDIEVAL.-

Un deuxième courant doctrinal, tout à fait contraire au premier, bien distinct et bien caractérisé, l'Augustinisme médiéval, vint s'opposer au péripatétisme renaissant. Offensés des innovations condamnables nouvellement importées et qu'empiraient les interprétations averroïste, beaucoup de maître éprouvèrent de vifs sentiments de répulsion, d'ailleurs variables selon les esprits, à l'égard de tout ce qui respirait l'aristotélisme, et par opposition s'attachèrent plus fortement que jamais à la philosophie platonico-augustinienne la seule philosophie traditionnelle dans l'Eglise à ce moment.

Cette opposition inévitable et très naturelle, s'explique, en dernier analyse, par la distance des jardins d'Academicus à la Promenade du Lycée. (1)

Platon en effet vit dans son monde des idées séparées, Aristote tient plus à la terre dans celui de la réalité métaphysique.

A la dialectique intellectuelle, Platon marie celle de l'amour. Outre la spéculative, il existe en sus une science affective basée sur la purification morale et donnée par les dieux aux hommes. Voici comment: l'amour spirituel, élevé par conséquent au dessus du charnel et du sensible, tend naturellement au contact de la beauté à produire la connaissance. Mis en face du beau spéculatif, cet amour donne naissance à la science affective. L'homme doit tourner son coeur aussi bien que son esprit vers la science et pour devenir savant il lui faudra doubler la puissance intellectuelle d'un coeur ardent et capable d'aimer. (2)

(1) "Every man is born either a Platonist or an Aristotelian-" Friedrich Schlegel; in Benn, I. 291.

(2) Voir le "Banquet et le Phèdre".- N'oublions pas ce passage que cite le P. Joret dans "La contemplation mystique" page 82, et que je transcris du texte critique de Léon Robin (1929)- "Quand un homme aura été conduit jusqu'à ce point-ci par l'instruction dont les choses d'amour sont le but, quand il aura contemplé les belles choses, l'une après l'autre aussi bien que suivant leur ordre exact, celui-là, désormais en marche vers le terme de l'institution amoureuse, apercevra soudainement une certaine beauté, (la révélation est soudaine, tandis que l'imitation est graduelle) d'une nature merveilleuse, celle-là même, Socrate, dont je parlais, et qui, de plus, était justement la raison d'être de tous les efforts qui ont précédé...Voilà quel est le point de la vie où il vaut pour un homme la peine de vivre; quand il contemple la beauté en elle-même! Qu'un jour il t'arrive de la voir, alors

(suite de la note)

ce n'est point à la mesure de la richesse...qu'elle te semblera être....
quelle idée nous faire des sentiments d'un homme à qui il serait donné de voir le
en lui-même, dans la vérité de sa nature, dans sa pureté sans mélange!.....As-tu
que ce doive être une vie misérable, celle de l'homme qui regarde dans cette direction
là.... S'il y a un homme au monde capable de s'immortaliser, n'est-ce pas à celui de
parle qu'en reviendra le privilège?" Banquet 210C- 212a

Aristote au contraire se confine au vrai. Son esprit inductif scrute dans le concret palpable les lois générales de l'être et monte par échelon jusqu'aux principes fondamentaux de la philosophia perennis: acte et puissance, essence et existence, matière et forme. (2) De ces normes, il déduit ensuite avec l'assurance que lui donne la logique qu'il a institué les règles particulières et plus précises.

Cette disparité, voilà l'ultime pourquoi de l'impopularité, dans ce Moyen-Age imbu de platonisme, d'un penseur froid et réaliste comme Aristote. A peine arrivé il est hué rigoureusement. Voyons les représentants, les phases et les caractéristiques doctrinales de cette opposition.

1-Les représentants de l'Augustinisme médiéval:-

Assez nombreux, les représentants de cette opposition au (nom des principes de Saint Augustin) se recrutent en partie dans le clergé séculier, en partie dans les Ordres religieux, tant des Frères Prêcheurs que des Frères Mineurs. Théologiens avant d'être philosophes, c'est dans leurs écrits théologiques que l'on doit chercher leurs caractéristiques philosophiques.-(2) Nous ne prétendons pas donner ici une liste complète de tous ceux qui représentèrent l'augustinisme au 13^e siècle. Nous ne faisons qu'énumérer les noms principaux, ceux que l'on rencontre à chaque pas dans cette région de l'histoire.

a) Les Séculiers:-

Guillaume d'Auvergne (ou Guillaume de Paris- 1249);- professeur à Paris en 1223 et Evêque de Paris en 1228.

Guillaume d'Auxerre (3 novembre 1231) Il fut chargé le 23 avril 1231, par Grégoire IX de reviser les oeuvres d'Aristote.

Robert Grossetête (1253) Quoique plusieurs le croient Franciscain il appartenait au clergé séculier. Il fut professeur à Paris au couvent des Franciscains, Chancelier d'Oxford en 1232, puis Evêque de Lincoln (1235)

(1) -"Every later age has drawn upon Aristote, and stood upon his shoulders to see the truth". Will. Durant in "The Story of Philosophy", p.104.

(2) Mandonnet, I, page 50-54.

Gérard d'Abbeville (1271), professeur à Paris.

Nommons encore: Pierre de Comestor, Pierre de Poitiers, Gauthier de Saint-Victor, Simon de Tournai, Etienne de Langton, Robert de Courçon, Prépositinus de Crémone, Pierre de Capoue, Roger Wesham, Thomas Wallensis, Philippe de Grève, Godefroy de Poitiers et Alfred de Sereschel.

Enfin, il faut aussi mentionner trois maîtres séculiers qui pour avoir affirmé certaines thèses thomistes n'appartiennent pas moins pour une bonne part à l'augustinisme. Certains auteurs les nomment ecclésiastiques.

Henri de Gand (1293). "Doctor Sollemnis", professeur à Paris de 1277 à 1290.

Godefroy de Fontaine: (1308) Elève de Henri de Gand.

Gilles de Rome (1247-1316)- Il fut enveloppé dans la condamnation de 1277.

Ces deux derniers surtout sont souvent considérés comme disciples de Saint-Thomas. Le Père Mandonnet les tient pour thomistes incomplets.

b) Les Maîtres dominicains qui professent l'Augustinisme.

Les maîtres dominicains qui professent l'Augustinisme sont pour la plus part de formation antérieure à l'action exercée dans l'Ordre par Saint-Thomas et Saint-Albert le Grand, Nommons-en quelques-uns:-

Roland de Crémone (1250) Le premier licencié de l'Ordre des Dominicains.

Hugues de Saint-Cher (1263), l'un des premiers commentateurs des Sentences de Pierre Lombard.

Richard Fitzacre (ou Robert Fitzacher 1248) Professeur à Oxford.

Jacques de Metz (ou de Mandres). Prieur de Metz en 1251.

Pierre de Tarentaise (1276) devenu le saint pape Innocent V. Il prend difficilement position contre le thomisme.

Robert de Kilwardby (1279). Archevêque de Cantorbéry.

Ajoutons encore Raymond Marti et Richard Clapwel qui évoluèrent heureusement vers le thomisme. Saint-Albert le Grand lui-même, qui reste fidèle à Saint-Augustin, "in his quae tangunt idem et mores".(1) Et même Saint-Thomas dans un de ses premiers écrits, le "commentaire des Sentences", manifeste une tendance Augustinienne (2) Enfin après Saint-Thomas on trouve encore quelques augustiniens tels: Thierry de Freiberg, Eckhart de Hochheim et Durand de Saint-Pourçain (1334)

c) Les Maîtres Franciscains:-

Quant aux Franciscains, ils sont à cette époque tous augustiniens. Il faudrait les nommer tous. Contentons-nous des principaux:-

Alexandre de Halès (1245). Premier "Magister regens" de la chaire de théologie, incorporée à l'Université de Paris.

Jean de la Rochelle (1200-1245) Magister regens avant 1238.

Roger Bacon (1210-1294). "Doctor mirabilis". Il fut condamné à Rome en 1278 pour des erreurs de doctrine.

Jean de Peckham (1240-1292). Maître à Paris vers 1269, puis à Oxford, il succéda à R. Kilwardby comme Archevêque de Cantorbéry en 1279.

Matthieu d'Aquasparta (1235 ou 40- 1302). Maître à Paris et à Bologne, il devint Cardinal en 1288.

Duns Scot\ (1266-1308). "Doctor Subtilis". Il subit l'influence de R.Bacon et de l'esprit antithomiste de l'Université d'Oxford. Il accentue à l'extrême la distinction entre la théologie et la philosophie. De Wulf le pose comme "démolisseur de système." (3)

(1) Cf. Sent. II, 13,2.

(2) Cette tendance chez Saint-Thomas dans ses premiers écrits était toute naturelle et ne modifie en rien son système

(3) De Wulf- Histoire de la Philosophie Médiévale- page 396.

Guillaume de la Mare (1298). Il compose en 1278 le "Correctorium fratris Thomae".

Richard Middleton (1300) . Précepteur en 1235 de Saint-Louis de Toulouse.

Il peut être placé lui aussi parmi les ecclésiastiques.

Jean Olivi (1247-1298) Célèbre autant par ses réformes disciplinaires que par ses doctrines philosophiques et théologiques.

Raymond Lulle (1235-1315) Pour faciliter l'expansion de la foi chez les infidèles, il travaille avec R. Bacon à l'introduction de l'enseignement des langues dans l'Université. Il assiste au Concile de Vienne en 1311 dans le même but, et meurt quatre ans plus tard à Tunis où il travaillait à la conversion des infidèles.

Saint-Bonaventure:- (1221-1274)- C'est le principal représentant de l'Augustinisme médiéval. Né à Bagnorea, près de Viterbe, Jean de Fidanza entre dans l'Ordre des Frères Mineurs en 1238 (ou 1243), et en revient à l'Université de Paris de 1248 à 1255. Augustinien par éducation et par inclination il se dit le "continuateur de la tradition":- "Nec quisquam aestimet quod novi scripti velim esse fabricator..."

(1) Il est l'incarnation la plus parfaite du mysticisme théologique au 13^e siècle. Toute sa philosophie tend vers Dieu; son but est de nous le faire aimer. Saint Bonaventure pose implicitement, l'incapacité radicale de la raison humaine. Pour qu'un philosophe enseigne la vérité, il lui faut la révélation divine. Faute d'elle beaucoup ont manqué leur coup. Aristote le premier puisqu'il a nié les idées de Platon,(2) puis la Providence et la création. Par ailleurs Platon et le Saint roi Salomon lui-même ont ignoré ou méconnu les grandes vérités du christianisme, c'est qu'ils ont manqué de révélation sur ces points. La véritable philosophie doit donc avoir pour point de départ la Révélation. Une fois révélées, le philosophe prouve par la raison les vérités premières, sans détruire pourtant l'habitus de foi, car enseigne Saint-Bonaventure, l'objet de la Révélation garde toujours quelque chose qui dépasse notre

(1) Cf. Praelocutio ad II Librum Sententiae.

(2) Saint-Bonaventure identifie à Dieu les idées de Platon.

raison humaine. Ainsi sur un même objet non intégralement connu, étiam sub eodem respectu, peuvent subsister simultanément l'acte de foi et l'acte de la raison.

Saint-Bonaventure explique toute notre connaissance de l'intelligible par l'action et la présence en nous d'un rayon affaibli de la lumière divine. Les idées divines, expressions de Dieu qui participent à l'acte de production du Verbe, sont la connaissance que nous avons de Dieu. Cette assistance divine se manifeste d'abord par la vertu de foi (credere) puis par le don d'intelligence (intelligere credita) enfin par la béatitude (videre intellecta.)

Nommé docteur en théologie et admis au nombre des maîtres le même jour que Saint-Thomas (1257), Saint-Bonaventure mourut quatre mois après lui, le 15 juillet 1274. Il était Général de son Ordre.

Parmi les Augustiniens franciscains qui suivirent Saint-Bonaventure mentionnons encore: Eustache d'Arras, Simon, Gauthier de Bruges, Evêque de Poitiers (1279-1307), Guillaume de Falgar, Evêque de Viviers (1284), Nicolas Ockam, Jean de Persora, Hugo de Petragoris, Alexandre d'Alexandrie, général de l'Ordre (1314) et Roger de Marston, disciple de Jean Peckham à Paris et professeur à Oxford, C'est une personnalité assez originale dans ses doctrines: illumination divine, double intellect agent, etc.
(2)

2- Les idées doctrinales de l'Augustinisme médiéval.

Comme chaque auteur à ses particularités qui le distinguent des autres, il est impossible de trouver un système philosophique qui rassemble tous les Augustinistes du 13^e siècle. Comme tel ce système n'existe pas. On parvient à les réunir cependant, à la condition toutefois de n'être pas trop rigide, dans une série de thèses en désaccord avec l'enseignement thomiste. Prises séparément ces thèses ne peuvent donc pas s'affirmer de chacun des

(1) Cf. Wulf- Histoire de la Philosophie Médiévale. P. 431-432.

représentants de l'Augustinisme; tantôt l'une, tantôt l'autre fait défaut. C'est dans l'ensemble seulement qu'il les faut prendre.

Tous, Augustiniens et péripatéticiens se rencontrent, au point de départ, sur un même terrain, celui des premiers principes fournis par le sens commun. Mais dès qu'ils considèrent Dieu ils se divisent.— Dieu dit être.— tous sont d'accord. Mais l'Être est bon, disent les uns: Bonum et ens convertuntur; l'être est vrai, répliquent les autres. Verum et ens convertuntur—; et chacun prend son orientation propre. Platon et Aristote fournissent chacun une mineure.

L'une des caractéristiques les plus générales de l'Augustinisme médiéval réside dans l'absence de distinction formelle entre philosophie et théologie, entre foi et raison. Là pourtant deux tendances se manifestent. Les uns, les plus hardis fusionnent tout dans une même sagesse, tel Saint-Bonaventure. On peut leur mettre à la bouche ces mots vraiment augustiniens qu'a écrit Scot Erigène:— "Sicut ait Augustinus, .creditor et docetor non aliam esse philosophiam...et aliam religionem; quid est de philosophia tractare, nisi verae religionis regulas exponere." (1) Les autres, tel Henri de Gand, tout en laissant une distinction réelle de droit entre foi et raison, ne parviennent pas en fait à délimiter leurs horizons respectifs. La même absence de distinction formelle se remarque entre les deux ordres, naturel et surnaturel, celui de la nature et celui de la grâce.

Gagnés d'avance à Platon, ils lui vouent une estime générale et le préfère de beaucoup à Aristote, ce dangereux rationaliste dont ils se méfient. Ils n'ont de commerce avec ce dernier que pour lui rappeler ses erreurs et reprochent à ceux qui le suivent leur manque de fidélité aux Pères et leur trop grande familiarité avec la science profane.

(1) Migne; P.L. T.122, col.357.

Au point de vue purement doctrinal, les notes distinctives ~~so~~isonnent. On donne l^e prééminence au bien sur le vrai, le primat à la volonté sur l'intelligence, et cela en Dieu comme dans les hommes. Ainsi l'Etre nécessaire devient souverain Bien que l'homme ne peut atteindre que par un acte de sa volonté. C'est la base du mysticisme historique des disciples de Saint-Augustin auquel appartiennent, théoriquement pour la plupart mais réellement quand même, les théologiens Augustinistes du XIII^e siècle.

En psychologie, les facultés spirituelles sont substantiellement identiques à l'âme et sont conçues comme des fonctions plutôt que comme des entités distinctes. L'intellection, même dans les choses naturelles, ne se fait que par illumination immédiate de Dieu. Les idées séparées du philosophe mystique, permutées en idées divines et identifiées ainsi à l'essence de Dieu deviennent donc le critère de toute connaissance.

Dans la physique, on admet communément la double matière et la pluralité des formes substantielles; on dote la matière première d'une certaine actualité positive, infime; par contre, on leste toute forme substantielle, même les formes subsistantes, ~~du~~ misérable poids de la matière: d'où la fameuse matière spirituelle. Les anges, individualisés, sont donc multipliés sous l'espèce, et l'âme humaine, substance spirituelle, trouvant en elle-même son individualisation propre, "ne tire pas ~~sa~~ singularité de son acte de conjonction avec le corps,(1)" mais en elle-même, antérieurement à cette union; principe de vie, elle ajoute simplement une nouvelle forme qui se superpose aux formes de corporéité et d'animalité déjà ~~existante~~ dans le composé corporel. Dans la matière sont incluses les raisons séminales des choses. Dieu, à l'origine, a créé tous les éléments du monde dans la confusion de la nébuleuse, "nebulosa species apparet," le mot est de saint-Augustin.(2)— Le monde répugne

(1) Cf. Mandonnet, I, P.57.

(2) De Gen. ad litt. l.I, C.12, No.27 col. 256.

à la création ab aeterno, toute créature sujette au changement doit nécessairement dire relation au temps limité. Saint-Thomas répondit ici à leurs affirmations par le "De aeternitate mundi contra murmurantes".

Telles sont dans leurs grandes lignes les principales caractéristiques de l'augustinisme médiéval.

Ici un problème se pose au sujet de la relation à établir entre Augustinisme et Thomisme d'une part, entre Saint-Augustin et Saint-Thomas de l'autre.— Tout augustiniste évidemment, prétend être le disciple fidèle de Saint-Augustin et professer le symbole philosophique du maître, tout comme le thomiste tient à demeurer fidèle à la doctrine, à la méthode et aux principes de l'Angélique Docteur.— Fort bien!— Mais voici le point névralgique: les systèmes augustinistes et thomiste diffèrent absolument sur bien des points essentiels; il semble donc logique de conclure: Saint-Augustin et saint-Thomas n'enseignent pas la même philosophie.— M. Maritain, cependant, dit expressément "qu'il n'y a entre la sagesse de l'un et de l'autre non seulement accord et harmonie mais foncière unité." (1)— Comment résoudre l'antinomie?

Cette situation réciproque de Saint-Thomas et Saint-Augustin, continue M. Maritain, "compte pour un problème de la plus secrète dimension de l'esprit. C'est une tâche délicate et difficile, même paradoxale et au premier abord impossible, de les comparer." (2) Il faut pourtant garder intact le lien intime, l'unité doctrinale parfaite, qui les unit.

La source de toute la difficulté vient, semble-t-il, des différents points de vue auxquels se placent les deux docteurs. L'un est prédicateur, directeur d'âme, l'autre est professeur.

(1) Cf. J. Maritain- "Le degrés du Savoir" - page 579.

(2) Ibidem, page. 578.

Chez Saint-Augustin, tout prend un caractère de réalité concrète: l'animal raisonnable métaphysique n'existe pas, l'homme est toujours celui de la chute qu'un Dieu rédempteur a racheté au prix de son sang. Saint-Augustin raisonne fort peu son enseignement; guidé par l'amour il puise ses vérités dans l'ordre et la lumière du don de Sagesse, de cette sagesse infuse, expérimentalement pratique qu'il loin de "se concentrer ineffablement en la passion des choses divines, comme il arrive dans la contemplation mystique, déborde royalement en connaissance communicable pour se répandre sur tout le champ intelligible....Pas une fois il ne place l'objet de ses recherches sous la lumière spécifique des spéculations purement rationnelles." (1)

Saint-Thomas, lui, suit l'ordre de l'intelligence. Sa lumière est la sagesse théologique. "Conduisant son travail dans le pur climat des exigences objectives," (2) il se confine dans le monde du pur connaître et érige en système scientifique toute la substance de la doctrine augustinienne. Nous ne nions pas l'existence de la Sagesse infuse chez Saint-Thomas, il la possédait, mais il n'en a pas fait la lumière de sa spéculation.

On voit donc un peu la relation à établir entre nos deux docteurs. Tous deux posent le même fondement de doctrine, mais tandis que l'un systématise sous la lumière de la raison éclairée par la foi, l'autre, transcendant l'aligide domaine philosophique, résume et condense dans ses écrits les trésors intellectuels du monde ancien pour en faire l'instrument de la Sagesse de l'Esprit dans l'unique but d'ordonner l'homme tout entier vers Dieu sa béatitude. Saint-Augustin n'a pas bâti de système. Essentiellement religieuse, sa doctrine comme telle, campée sous un point de vue supra-rationnel, répugne, à toute systématisation. Impossible donc de comparer sur un même plan la doctrine de Saint-Thomas et l'Augustinisme de Saint-Augustin, quoiqu'ils aient le même fond doctrinal.

(1) Maritain: "Les degrés du Savoir"- page 582

(2) Maritain: "Les degrés du Savoir"- page 580.

Nous disons Augustinisme de Saint-Augustin, cela sans pléonasme ni redondance, car il faut toujours bien distinguer entre Augustinisme de Saint-Augustin et Augustinisme des Augustiniens. Ceux-ci ont voulu poser en système la doctrine Augustinienne tout en gardant l'esprit, le mode et le point de vue de Saint-Augustin. Malheureusement il leur manquait l'élément capital: une technique philosophique base de toute systématisation. C'est au mépris de cette nécessité que les Augustinistes doivent l'échec de leurs systèmes et l'absurdité de leur position.

Pour mener à bien une systématisation du savoir de Saint-Augustin, l'arsenal complet du péripatétisme n'était que suffisant. Saint-Thomas le comprit. Esprit puissant, doué d'une force de pénétration extraordinaire, éclairé de la Sagesse surnaturelle, il se riva à sa tâche. Synthèse difficile, d'une ampleur démesurée, mais qu'une volonté ferme et fortement trempée sut mener à bon terme. Son travail nous donna le thomisme.

3- Les faits principaux:-

L'Augustinisme, en autant qu'il cherche à garder intact le dépôt augustinien et le préserver de toute émancipation, envisage comme ennemi déclaré toute doctrine nouvelle, tout ce qui contrarie l'enseignement traditionnel. Ainsi les doctrines averroïstes, les empiètement des séculiers sur les droits des mendiants, les sciences divinatoires et l'astrologie judiciaire de Roger Bacon, étaient combattus au nom des principes de Saint-Augustin. Nous ne considérons ici l'opposition augustinienne qu'en rapport avec les conceptions nouvelles de Saint-Thomas et son système. L'élan prodigieux vers un intellectualisme plus franc, que donnèrent à leur Ordre Saint-Albert et son saint disciple, créait en effet, un esprit nouveau qui contrastait fort avec la tendance mystique de l'école de Saint-Bonaventure.

ture. (1)

Ce désaccord porte généralement sur les thèses de l'individualisation des anges, de la création ab aeterno, du déterminisme de la volonté, de l'unité du monde, de l'excellence de l'âme et spécialement sur l'unité des formes substantielles. Il se traduit par des écrits et par des actes.

Les écrits furent assez nombreux. Pour ne citer que les principaux, les Réfutations de Mathieu de Aquasparta, le "Correptorium fratris Thomae" de Guillaume de la Mare, le "De Gradu formarum" de Richard de Middleton, le "Contra gradus et pluralitates formarum" de Gilles de Rome, le "De unitate formae" de Gilles de Lessines, les lettres de Robert de Kilwardby, celles de Jean Peckham, tout cela forme, avec certaines questions disputées et quelques opuscules de Saint-Thomas, une littérature fort étendue et parfois très serrée.

Pour ce qui est des faits, le premier nous est fourni par une narration de Jean Peckham. Il raconte comment Saint-Thomas eut à défendre un jour (entre 1269-1271) l'unité des formes substantielles dans une dispute publique. Au dire de Peckham tous étaient contre Thomas: l'Evêque de Paris, les maîtres en théologie et même tous les Dominicains. Tous posaient de telles objections que lui Jean Peckham aurait cru bon de venir en aide au défenseur, en tant que la vérité le permettait, et qu'à la fin aculé au pied du mur, Saint-Thomas aurait dû soumettre ses thèses au jugement

(1) — Il ne faut pas trop identifier le désaccord entre partisans de l'ancienne et de la nouvelle scolastique avec la rivalité, ou plutôt la diversité de but des deux ordres religieux. Ces tendances divergentes que Saint-Bonaventure traduit bien dans ces quelques mots:—"Praedicatores) principaliter intendunt speculationi, a quo etiam nomen acceperunt, et postea unctioni. Alii (Minores) principaliter unctioni, et postea speculationi,"— devaient nécessairement amener le désaccord doctrinal, mais ne sait-on pas que beaucoup de représentants de l'augustinisme se recrutent dans l'Ordre des Frères Prêcheurs.

des maîtres parisiens, comme un docteur plein d'humilité. (1)

Nous pensons bien que Saint-Thomas n'avait que faire de ce secours. La version qui nous présente le "prudentissime frère Thomas d'Aquin" calme et retenu devant l'arrogance du Maître Peckham lui-même, plein de douceur et d'humilité dans toutes ses réponses et omettant de conclure pour respecter les opinions personnelles de son évêque, nous semble bien plus conforme à la vérité. (2)

Un fait plus concluant fut celui de la tentative de condamnation de 1270. Dans les discussions et l'enquête qui préparèrent la première condamnation des doctrines averroïstes, on avait songé, du côté des Augustinistes, à inclure parmi les propositions condamnables deux thèses chères à Saint-Thomas, celle sur l'unité des formes substantielles, et celle sur la composition des substances séparées. Gilles de Lessines nous le révèle dans sa lettre à Saint-Albert le Grand (3)

En 1272 Saint-Thomas dut quitter Paris, au grand déplaisir de l'Université. Deux années plus tard, le 7 mars, il mourait en se rendant au Concile de Lyon. Cet événement enleva-t-il à ses adversaires l'obstacle principal qui les avait empêché d'agir en 1270? - Peut-être - Quoiqu'il en soit, trois ans plus tard, jour pour jour, dans la condamnation de 1277, une vingtaine des 219 propositions visaient clairement la doctrine thomiste. (4)

(1) - "Cum pro hac opinione, de unitate formae, ab episcopo Parisiensi et magistris theologiae et a fratribus propriis argueretur arguteo nos soli eidem astitimus, ipsum prout salva veritate potuimus defensando, donec ipse omnes positiones suas, quibus possit imminere correctio sicut doctor humilis subicit moderamini Parisiensium magistrorum." (Cf. C.T. Martin, "Registrum epistolarum fratris Johannis Peckham. T.III, p.866)

(2) - Cette version est celle d'un témoin de la canonisation de Saint-Thomas - Cf. Mandonnet, Siger de Brabant, page 100, T.I.

(3) - 14^e à 15^e propositions. Saint-Albert dans sa réponse se prononce catégoriquement au sujet des 13 premières propositions. Quand il arrive aux deux dernières il s'en tient au point de vue théologique, et ne condamne ni l'un ni l'autre parti.

(4) - Les plus évidentes étaient: 27,34,69,77,81,96,97,124,129,163,173,187,191,218,219.

On avait omis à dessein la thèse de l'unité des formes substantielles, la plus thomistes et la plus combattue, sans doute pour ne pas trop provoquer d'indignation. Le 18 mars, 11 jours plus tard, l'Archevêque de Cantorbéry, Robert Kilwardby, lançait à son tour une condamnation de 30 propositions relatives à la grammaire, la logique et la philosophie naturelle, la plupart atteignant l'enseignement de Saint-Thomas sur l'unité de l'âme humaine et la passivité de la matière. Cette fois c'était une déclaration de guerre en règle.

Heureusement ce fut là l'apogée des victoires augustinienes, car cette double condamnation réveilla l'attention des chapitres dominicains qui dès lors s'employèrent à défendre Saint-Thomas. Ainsi quand l'Evêque de Paris voulut quelques mois plus tard étendre dans les limites de sa juridiction les défenses de Cantorbéry, sur les instances des dominicains de Rome, il reçut (des Cardinaux qui gouvernaient l'Eglise pendant la vacance du 20 mai au 23 novembre) l'ordre de surseoir à cette opposition jusqu'à ce qu'un mandat l'autorise à agir. (1) Pour se justifier Etienne Tempier envoya au dominicain Pierre Conflans, archevêque de Corinthe, la sentence de Robert Kilwardby. Celui-ci, sous les durs reproches que lui fit son confrère de Corinthe, crut bon de se justifier: — "Je ne les condamne pas, écrit-il, comme hérétiques, mais je les interdis comme dangereuses."

Au mois de juillet de l'année suivante, le chapitre de Milan, envoyait en Angleterre deux visiteurs dominicains Raymond de Mévouillon et Jean de Vigouroux, avec ordre de punir sévèrement ceux de l'Ordre qui faisaient opposition à la doctrine du

(1) — "Mandatum fuisse dicitur eidem episcopo per quosdam romane curie Dominos reverendos, ut de facto illarum opinionum supersederet penitus, donec aliud reciperet in mandatis." Denifle-Chatelain, T¹I, p.625.

vénérable Père Thomas. (1)

Quelques mois plus tard Robert Kilwardby promu au Cardinalat partait pour Rome. La résistance était vaincue Jean- Peckham, qui le remplaça en 1279 reprit il est vrai la lutte avec une vigueur nouvelle; par deux fois il renouvela la condamnation du 18 mars, d'abord, le 20 octobre 1284 puis le 20 avril 1286, mais la partie était gagnée pour Saint-Thomas. A Oxford comme partout ailleurs les doctrines du "Doctor Communis" (2) furent acceptées officiellement. Rappelons pour finir l'acte du 14 février 1325 par lequel l'Evêque de Paris, lors de la canonisation de Saint-Thomas retira la condamnation portée par son prédécesseur en 1277. Cet acte est très louangeur à l'endroit du Docteur Angélique:- "Universalis Ecclesiae lumen prefulgidum, gemma radians clericorum, flos doctorum, Universitatis nostrae Parisiensis speculum clarissimum et insigne, claritate vitae, fame ac doctrinae velut stella splendida et matutina refuŕgens.-" (3)

(1) "Inpugimus districte fratri Raymundo de Medullione et fratri Johanni Vigorosi, lectori Montispezzulani, quod cum festinatione vadant in Angliam inquisituri diligenter super facto fratrum qui, in scandalum ordinis detraxerunt de scriptis venerabilis patris fratris Thome de Aquino; quibus ex nunc plenam auctoritatem in capite et in membris, qui quos culpabiles invenerint in predictis puniendi, extra provinciam mittendi, et omni officio privandi plenam habeat potestatem. Quod si unus eorum, casu aliquo legitimo, fuerit impeditus, alter eorum nihilominus exequatur". Texte rapporté par le P. Mandonnet, dans "Siger de Brabant, -T.I, page 236.

(2)-Ce titre de Doctor Communis fut donné à Saint-Thomas jusqu'au 14^e siècle en raison de la rapidité avec laquelle ses doctrines scientifiques firent la conquête des esprits. En 1317 Ptolémée de Lucques écrivait dans son Histoire Ecclésiastique: "Et inde in schola hodie Parisiensi communis Doctor appellatur (Thomas) propter suam claritatem doctrinae." Et vers le même temps Nicolas Trevet écrivait d'Angleterre:... "ut Doctor communis a veris scholasticis nuncupetur". (Cf. "Les titres de Saint-Thomas", dans la Revue Thomiste, 1909, p.597.)

(3)-Denifle Châtelain, page 221.

Telles furent au 13^e siècle les principales manifestations des conservateurs de l'ancienne méthode en face des innovations de Saint-Albert le Grand et de Saint-Thomas d'Aquin. C'est l'effort bien convaincu pour préserver l'enseignement chrétien des ennuis de l'erreur, malheureusement il faut y voir aussi une crainte excessive et peut-être un certain manque de jugement dans l'appréciation des doctrines.

C.- LE THOMISME:-

De toutes les conséquences de l'entrée d'Aristote dans le monde romain, la plus merveilleuse et la plus importante, celle qui donne à l'événement sa valeur et qui dans les plans de la Providence en était sans doute la raison d'être, fut certes la synthèse magnifique de S.-Thomas d'Aquin. Cette adaptation du péripatétisme au dogme chrétien, véritable révolution dans l'histoire de la pensée humaine, doit traverser les siècles dans jamais défaillir, basée qu'elle est sur le solide fondement de l'être et du vrai objectif.

A partir du 13^e siècle, l'interprétation d'Aristote et du christianisme, succédant à l'ère de mutuelle indépendance, sera telle que la philosophie péripatéticienne dans ce qu'elle a de fondamentale va pour ainsi dire participer à la stabilité et à l'immutabilité du dogme.(1) Cette participation ne détruit en rien dans la philosophie l'élément rationnel et discursif qui la distingue de la théologie, car si le dogme révélé n'exige pas pour le déclenchement de l'"assensus" l'intelligence des vérités qu'il recèle,— la seule affirmation du Verbe incréé tenant lieu de tout motif de crédibilité,— les conclusions et les principes métaphysiques du péripatétisme se peuvent et se doivent toujours intelliger dans l'appréhension des principes supérieurs et premiers qui les contiennent, lesquels sont comme un débor-

(1) Cf. Gilson: La Philosophie au Moyen-Age,— page 162.

dement naturel de l'infailibilité divine dans l'intime de notre intelligence créée. Cette immutabilité participée consiste plutôt en ceci que nul désormais ne peut nier les principes fondamentaux du péripatétisme sans entamer du même coup le dépôt révélé auquel il est en quelque sorte solidaire. Cette quasi-inhérence vient de ce que les principes métaphysiques, certains par eux-mêmes sont appliqués à l'étude du dogme pour l'étendre, l'explicitier et en démontrer la non répugnance.

Pour réaliser cette synthèse et coordonner ces deux sources de savoir, plusieurs ont dû travailler chacun dans la proportion de ses capacités et dans l'esprit de son siècle. "Le génie de l'homme s'est avancé pas à pas dans la découverte de l'origine des choses." (1) — "Licet id quo unus homo potest immittere vel apponere ad cognitionem veritatis suo studio et ingenio sit aliquid parvum per comparisonem ad totam considerationem veritatis, tamen illud quod aggregatur ex omnibus coarticulatis, exquisitis et collectis, fit aliquid magnum, ut potest apparere in singulis artibus, quae per diversorum studia et ingenia ad mirabile incrementum pervenerunt. (2)

Mais l'effort réuni de tous ces travailleurs jusque vers 1250 n'avait pu qu'apporter sur le chantier les matériaux utiles ou nécessaires à l'admirable construction qu'entreprirent alors deux génies supérieurs: Saint Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin. Saint Albert a préparé les matériaux et déblayé le terrain, saint Thomas a bâti, faisant fonction d'architecte, de charpentier, et d'artiste.

Rien de plus beau que l'effort gigantesque de ces deux hommes. Si je les compare, saint Thomas est le fleuve magestueux qui coule à pleins bords, à travers les générations, les grandes eaux de la vérité; saint Albert est le torrent rapide

(1) Saint Thomas: "De Substantiis separatis", cap., VII, - Opera, T.27, p.288

(2) Saint Thomas: "Metaphysica, lib. II, lect. I.

et vigoureux qui roule pêle-mêle dans un tourbillon d'écume, tous les obstacles rencontrés dans sa course! Celui-ci fut grand dans le domaine des sciences pratiques, celui-là le fut dans le domaine spéculatif. À l'égard d'Aristote saint Albert fit oeuvre de vulgarisateur, il est le pont entre le monde ancien et celui de son temps, Saint Thomas fit oeuvre de critique, il est l'interprète des doctrines anciennes pour l'intelligence du monde contemporain, Saint Albert réussit à introduire Aristote au Moyen-Age dans la pensée chrétienne, saint Thomas, lui, le baptisa. L'un commence le travail, l'autre le termine.

Après eux, les partisans de la synthèse thomiste, jusqu'à la fin du siècle furent moins nombreux que la valeur objective du système semblait en droit d'attendre. Cette indifférence se comprend du reste. Toute transformation est nécessairement lente, surtout quand elle coudoie les coutumes ou les traditions ecclésiastiques.

Nommons les principaux de ces partisans, ceux qui nous ont laissé quelques écrits pour rendre compte de leur attitude. Chez les Dominicains: Gilles de Lessines, Bernard de Trilia (1240-1292), Jean de Paris, ou Quidort, (mort en 1306), Ptolémée de Lucques, Guillaume de Hotun, évêque de Dublin, (mort en 1298). Hugues, archevêque d'Ostie (1297), Bernard d'Auvergne, évêque de Clermont, Guillaume de Markelefield (1304), Robert d'Erfort, Thomas Sutton. En dehors de l'école dominicaine mentionnons Pierre d'Auvergne, chez les séculiers; Humbert de Prulli, chez les Cisterciens; Gérard de Bologne, chez les Carmélites; Jacques de Douai et Pierre d'Espagne, le futur pape Jean XXI. (1)

Avant d'étudier le travail de Saint Thomas dans l'élaboration de la synthèse thomiste, voyons quelle fut la part de saint Albert le Grand.

(1) Voir De Wulf: "Histoire de la Philosophie médiévale", page 377-382; - Bréhier: "Histoire de la philosophie" T.I, page 690; - E. Blanc; "Histoire de la Philosophie."

1- L'Oeuvre de Saint Albert le Grand.

— "Nulla opinio etiam falsa fefellit Albertum; Modum posuit artibus curiosis ne ultra pergerent, Ostendit ubi desineret natura, unde inciperet gratia; Petit a Virgine ne falli posset, addidit illa ne falleret, Nemo erravit sub Alberto Magistro." (Petrus Labre, S.J.)

L'histoire semble oublier quelques fois le mérite de Saint Albert, éclipsé qu'il est par les reflets merveilleux de son illustre élève. Pourtant sans l'oeuvre de Saint Albert le travail de Saint Thomas restait impossible. La tâche du maître fut celle du pionnier; par une recherche longue et difficile, elle prépara les matériaux nécessaires à l'élaboration de la synthèse de Saint Thomas. Prise en elle-même elle n'en reste pas moins celle d'un géant, la plus puissante et la plus forte qui soit. Elle dépasse même sous ce rapport celle du docteur Angélique, laquelle plus profonde et plus durable s'élabore sur un domaine moins vaste.

Saint Albert s'aperçut bien vite de la valeur réelle de l'Aristotélisme. Avec certitude il en supputa les potentialités et dans la perspective des fruits merveilleux qu'il présageait au profit de la doctrine ecclésiastique, il résolut de le faire admettre dans la société chrétienne. Ce fut là son oeuvre capitale. Les difficultés ne manquaient pas. Buté contre le mépris général à l'endroit d'Aristote et contre les défenses ecclésiastiques, handicapé par l'énorme tranchée qui séparait le christianisme de la doctrine d'Aristote, à cause de la tendance trop rationnelle de celle-ci, pour réussir, il n'avait d'autre moyen à sa disposition que de prendre à son compte toute la doctrine aristotélicienne. Il se mit donc à l'oeuvre avec acharnement et refondit sur un plan scientifique, vaste corps organique embrassant tout le savoir humain, les oeuvres entières d'Aristote, fond principal de son encyclopédie, et tout ce que l'Antiquité, les philosophes de l'Arabie ou

son expérience personnelle lui fournissaient d'éléments utiles. Pour cela il ne commente pas littéralement à la saint Thomas, mais redit simplement à sa façon les doctrines anciennes, les rectifiant quand elles sont en conflit avec l'enseignement dogmatique, les complétant quand elles sont inachevées ou perdues.

— "Dans cette oeuvre, dit-il lui-même, je suivrai l'ordre et la pensée d'Aristote, et je dirai tout ce qui me paraîtra nécessaire pour l'expliquer et la prouver, mais de telle manière qu'il ne soit jamais fait mention du texte. En outre, je ferai des digressions, afin de soumettre les doutes qui pourront s'offrir à la pensée et suppléer à certaines lacunes qui ont obscurci pour beaucoup d'esprits la pensée du philosophe. La division de tout notre ouvrage sera celle qu'indiquent les titres des chapitres; là où le titre indique simplement le sujet du chapitre, cela veut dire que le chapitre appartient à la série des livres d'Aristote; partout au contraire où le titre signale qu'il s'agit d'une digression, c'est que nous l'avons ajouté à titre de supplément ou introduit à titre de preuve. En procédant de la sorte nous écrirons autant de livres qu'Aristote, et sous les mêmes titres. Nous ajouterons en outre des parties aux livres laissés inachevés, de même que nous ajouterons les livres entiers qui nous manquent ou qui ont été omis, soit qu'Aristote lui-même ne les ait pas écrits, soit qu'il les ait écrits sans qu'ils nous soient parvenus."

(1)

Ce qui fit la force et le prestige de Saint Albert fut précisément, avec l'universalité de ses connaissances et sa franche personnalité, cette façon absolument libre de procéder dans l'interprétation des doctrines qu'il a empruntées. C'est aussi cette tournure originale et personnelle qui lui valut de ses contemporains le

(1) Traduction de E. Gilson : "La philosophie au Moyen-Age," page 164.

titre d'auteur— "auctor", (2) Roger Bacon en fut mortifié:—"Il a, écrit-il, composé ses livres par mode authentique, et c'est pourquoi tout le vulgaire insensé le cite à Paris comme Aristote, Avicenne, Averroès, et les autres qui ont rang d'auteur." (2)

Par ses écrits et son enseignement, Saint Albert le Grand se bâtit une réputation colossale. ^A Paris son témoignage faisait autorité dans les écoles, les disputes et les leçons publiques. Roger Bacon nous le prouve fort bien dans ses écrits où se laissent voir, avec une incontestable admiration, un dépit mal-dissimulé et probablement un brin de jalousie: "La foule des hommes d'étude, des gens réputés auprès de beaucoup pour très savants et un très grand nombre de personnes judicieuses estiment, bien qu'elles se trompent en cela, (licet sint, decepti), que les Latins sont déjà en possession de la philosophie, qu'elle est complète et écrite dans leur langue. Elle a été, en effet, composée de mon temps et publiée à Paris.

(1) —"On distinguait au Moyen-Age entre le Scribe (scriptor) qui n'est capable que de recopier les oeuvres d'autrui sans y rien changer, le compilateur (compilator) qui ajoute à ce qu'il copie, mais sans que ce soit du sien; le commentateur (commentator) qui met du sien dans ce qu'il écrit, mais n'ajoute au texte que ce qu'il faut pour le rendre intelligible, l'auteur, (auctor) dont l'objet principal est d'exposer ses propres idées, en ne faisant appel à celles d'autrui que pour confirmer les siennes: aliquis scribit et sua et aliena; sed sua tanquam principalia, aliena tanquam annexa ad confirmationem, et talis debet dici auctor". (Gilson: "La Philosophie au Moyen-Age". P.165) L'auteur se distingue aussi du lecteur, soit du simple lecteur (lector), soit du lecteur interprète (interpretes):—"Sed cum duo sint videndum genera unum scilicet auctorum, qui sententiam propriam ferunt, alterum lectorum, qui referunt alienam, cumque lectorum alii sint recitatores, qui eadem auctorem verba et ex ipsorum causis eisdem pronuntiam, et alii interpretes, qui obscure ab auctoribus dicta notionibus verba declarant...." (Cf. Paré, Brunet, Tremblay: "Les Ecoles et l'enseignement au 12^e siècle," page 112)

(2) —"Iste per modum authenticum scripsit libros suos, et ideo totum vulgus insanum allegat eum Parisius, sicut Aristotelem, aut Aviciennam, aut Averroëm, et alios auctores."— On trouve cette citation de R. Bacon, et quelques autres qui vont suivre, dans "Siger de Brabant—" page 45-46.

On cite son auteur comme autorité, (et pro auctore allegatur compositor ejus) car de même que dans les écoles on allègue Aristote, Avicenne et Averroès, ainsi fait-on avec lui. Et cet homme vit encore, et il a eu, de son vivant, une autorité qu'aucun homme n'eut jamais en matière de doctrine: car le Christ même n'est pas arrivé jusque-là, lui qui fut rejeté ainsi que sa doctrine."—Le vulgaire croit que ces deux hommes (Albert et Alexandre de Halès) ont su toute chose, et il s'attache à eux comme à des anges, car on les allègue dans les disputes et les leçons comme des auteurs. Mais c'est surtout celui qui vit encore (Albert) qui a le nom de docteur à Paris, et qu'on allègue comme auteur dans les écoles."

Cette grande et universelle réputation, quelque exorbitante qu'elle paraisse aux yeux de Roger Bacon, n'était que la conséquence extérieure et spontanée d'un mérite correspondant. C'est principalement parce qu'il a vu l'utilité de la philosophie d'Aristote pour l'interprétation du dogme chrétien, parce qu'il a compris la grande force de cet instrument mis au service de l'enseignement théologique, et parce qu'il a su marquer jusqu'où il pouvait aller, où il devait s'arrêter que saint Albert a pris figure d'original. Ce faisant il déterminait définitivement le champ propre de la philosophie par rapport à la théologie. Avant Albert le Grand on ne distinguait pas la véritable preuve de raison, basée sur les principes rationnels de la simple preuve de convenance au mode explicatif qui peut s'introduire sans difficulté au sein des mystères les plus sublimes et les plus indémontrables. Après lui la philosophie prit l'attitude qui lui convient en propre: servante docile de la théologie pour les choses de la foi, maîtresse indépendante dans le domaine de la raison.

Ce fait de donner à la raison sa place et son rang semblait aux yeux de beaucoup de théologiens par trop rigoristes un empiètement ou une révolte à la théologie, Aussi quelle avalanche de protestation de toutes parts, même du côté

dominicain. Frère Albert s'en plaint en des termes assez forts:- "Il y a des gens, dit-il, qui ne savent rien et qui veulent de toutes façons combattre l'usage de la philosophie, surtout chez les Prêcheurs où personne ne leur résiste, sorte d'animaux stupides qui blasphèment ce qu'ils ne connaissent pas." (1)

Saint Albert a choisi pour sa part la philosophie. Nul plus que lui, avant et même après lui, n'a connu avec plus d'universalité ce domaine si vaste des sciences rationnelles et expérimentales. La simple énumération des divers traités de son oeuvre nous confond. Originaire de Bollstädt, lui que ses contemporains nommaient Albert de Cologne, possédait à un rare degré une qualité des plus caractéristiques chez ses compatriotes: l'érudition germanique. L'amour de chercher, d'inventer, de combiner et de construire à toujours constitué un trait essentiel de l'esprit allemand. Grâce à elle, saint Albert put nourrir l'ambition d'étudier tout ce que peut atteindre le savoir humain:- "Nostra intentio est omnes dictas partes (physican, metaphysicam et mathematicam) facere Latinis intelligibiles" (2). Tâche immense qui exigeait autant de courage et de persévérance que de savoir. Il la mena à bien dans un esprit tout à fait conforme au but qu'il poursuivait de donner à la raison son indépendance pour la faire servir à l'étude des dogmes:- "Lorsqu'ils sont en désaccord, il faut croire Augustin plutôt que les philosophes en ce qui concerne la foi et les moeurs. Mais s'il s'agissait de médecine, j'en croirais plutôt Hippocrate ou Galien; et s'il s'agit de physique, c'est Aristote que je crois, car c'est lui qui connaissait le mieux la nature."

(1) "Quidam qui nesciunt, omnibus modis, volunt impugnare usum philosophiae, et maxime in Praedicatoribus, ubi nullus eis resistit: tanquam bruta animalia blasphemantes in iis quae ignorant." In Epist. B. Diongsii Areop. Epist. 8 No. 2.

(2) Physique, lib., I, tract., cap. 1.

Malheureusement, du jour où saint Albert eut accompli sa mission, son oeuvre devint insuffisante. Et il était naturel qu'il en fut ainsi. Quant Aristote fut généralement admis dans l'esprit du 13^e siècle, il devint l'arbitre de toutes les questions. Chacun voulait savoir la pensée exacte du Stagirite. L'oeuvre de vulgarisation faisait place au travail de critique. Saint Thomas l'entreprit.

2- L'oeuvre de Saint Thomas d'Aquin:-

Studiorum Ducem sacrae juventuti in majoribus disciplinis haud ita pridem per apostolicam epistolam nos... habendum esse ediximus Thomam Aquinatem." Pie XI, Encyclique: Studiorum Ducem

L'élève du Mont-Cassin en entrant chez les Dominicains trouva avec sa vocation de philosophe un maître savant et généreux, en même temps qu'un initiateur au péripatétisme, dont il sut mettre à profit les enseignements, grâce à sa culture perfectionnée, à sa mémoire prodigieuse, à son intelligence pénétrante et surtout à son esprit éminemment synthétique. Avec une rapidité qui déconcerte, il conquiert des sommets jusque là jamais atteints et quand la mort vint trop tôt le ravir, il laissait une oeuvre achevée, fondée sur le solide et manifestement durable.

Impossible d'inclure dans les cadres si restreints de ce travail la biographie, les oeuvres et une idée même sommaire de la doctrine du docteur, universelle. Nous ne pouvons que dire un mot très général de l'office du Saint Thomas à l'égard d'Aristote et de la philosophie.

L'oeuvre philosophique et l'oeuvre théologique chez saint Thomas se démentent difficilement. De droit et de fait la philosophie se distingue chez lui de la théologie,— cette distinction constitue même un trait des plus caractéristiques de son système,— mais elle est si constamment ordonnée à la théologie, tout en gardant son autonomie, qu'il est impossible de parler de l'une sans atteindre l'autre. Saint Thomas les distingue mais ne les sépare pas.

Monseigneur Landriot, dans un sermon à ses Carmes, nous montre bien leur relation:— "Saint Thomas n'était point de ces théologiens qui ont peur de la raison: la raison pour lui était l'image du Verbe en l'homme; comme saint François d'Assise, il aimait à épeeler le nom de Dieu répandu partout dans les ouvrages des païens; les belles pensées d'Aristote deviennent entre ses mains des perles précieuses qu'il enchasse dans tous ses écrits. Son but tout en respectant les mystères et les maintenant à cette hauteur où l'oeil humain ne doit pas chercher à les scruter d'une façon téméraire; son but est de montrer le côté rationnel de toute chose dans le christianisme; il cherche à satisfaire la raison dans toutes ses exigences légitimes; il ne la froisse jamais d'une manière injuste, il ne l'humilie pas par ces procédés hautains qui sont aussi faux qu'irritants; mais après l'avoir glorifiée, après avoir répandu à ses justes interrogations, il est beaucoup plus fort pour lui montrer ses fautes, ses faiblesses, ses erreurs et parfois ses extravagances. La raison égarée s'apprivoise entre les mains d'un maître aussi habile, aussi intelligent, aussi respectueux: elle revient à lui comme le coursier indompté du désert, elle se laisse conduire par la main qui la respecte en l'assouplissant, elle se soumet au joug de la foi, et quand ce sacrifice est accompli, elle comprend elle-même qu'elle n'a jamais été aussi raisonnable." (1).

Fidèle au conseil de son maître de suivre saint Augustin en théologie et Aristote en philosophie, Saint Thomas mit tous ses efforts à les réunir. Son originalité et son mérite ne consistent pas dans l'invention de toute pièce d'une philosophie nouvelle à la Kant ou à la Bergson, mais bien dans le discernement des éléments utilisables que possédait le péripatétisme et dans la réunion de ces pièces à la

(1) Mgr Landriot, évêque de La Rochelle.—Cf. Revue du Monde Catholique. T.8, P.534.

substance du dogme augustinien, dans une synthèse incomparable où les conclusions de la raison et les vérités de la foi se rattachent à un même fond de principe et peuvent s'exprimer dans un même jeu de concept.(1)

—"Plus on montrera, dit M. J. Maritain, l'importance de la relation de saint Thomas à Aristote et à la philosophie grecque et Arabe, d'une part, à saint Augustin d'autre part et à toute la tradition chrétienne, plus on montrera du même coup l'étonnante originalité de son génie." (2) Or Saint Thomas, on le sait est demeuré fidèle et à l'un et à l'autre. Son oeuvre, pouvons-nous dire avec le R.P. Simard, fut de "dissoudre Aristote par l'analyse la plus pénétrante, le critiquer avec sympathie, quoique librement, le cristalliser dans des synthèses solides et savantes," (3) et sa doctrine au fond n'est autre que celle de Saint Augustin exposée dans une forme plus systématique. Nous avons montré cette dernière affirmation en parlant des relations à établir entre Saint Thomas et Saint Augustin. (4)

—"On peut compter les positions sur lesquelles ils diffèrent; il est impossible de compter celles où ils s'entendent; et quel respect, quelle vénération, parfois presque trop indulgente du Docteur Angélique pour la pensée de son maître en spiritualité. La principale différence qui, non pas les sépare, mais les distingue, c'est que Saint Thomas à régularisé dans une métaphysique de l'être et des causes, en les cor-

(1) -"La vraie force philosophique consiste moins à découvrir les vérités nouvelles qu'à mettre en évidence les anciennes, en les reliant aux principes premiers, en leur donnant leur place dans la beauté de l'ensemble, dans l'ordonnance du magnifique univers des choses visibles et invisibles." (P.Chocarme,O.P.)

(2) J. Maritain: "Les degrés du Savoir", page 600.

(3) "Saint Augustin: Educateur idéal, St-Thomas: sa mission intellectuelle," page 40.

(4) -"Il (saint Thomas) corrige Aristote, il honore Augustin comme un fils honore son père, et c'est avec la même piété qu'il lui offre, aux passages difficiles (fort souvent à vrai dire), le secours de sa jeune force." Maritain, "Degrés du savoir" page 600.

rigeant au besoin, les analyses de psychologie vécue et la théologie parfois trop littéralement scripturaire de son ancêtre". (1)

Dans la synthèse thomiste, en effet, l'enseignement dogmatique, l'argument d'autorité et le processus triadique qui se rencontrent chez Saint Augustin, demeurent substantiellement, quoique perfectionnés; ce qui change c'est la méthode d'exposition qui se fait purement intellectualiste, et la métaphysique utilisée qui devient péripatéticienne. (2).

Saint Thomas fut donc surtout un génie de synthèse. Cette synthèse, jusque dans les points les plus difficiles et les plus délicats, il sait nous l'exposer dans un style précis, limpide, concis, qui va droit au but et ne tourne jamais pour éviter la difficulté. Procédant toujours du plus connu au moins connu, il apporte une foule d'explication neuves, des preuves nouvelles, et des conclusions nombreuses auxquelles, avant lui, personne n'était abouti. Nul mieux que lui n'a écrit sur les dons du Saint-Esprit, sur les vertus infuses, sur la grâce, sur l'Eucharistie:— "Bene, Thoma, scripsisti de me, quam recipies a me pro tuo labore mercedem?

En tout cela il est digne d'admiration et de louanges, mais il l'est aussi pour son jugement si clair et si certain qu'il porte sur tout avec tant de justesse et de vérité, et pour la souplesse, la cohérence, la profondeur et la fécondité de l'oeuvre qu'il nous a laissé, Où puisa-t-il la lumière de sa spéculation?— A la source même où saint Augustin a puisé celle de ses méditations:— "Quidquid sciret non tam studio aut labore suo peperisse, quam divinitus traditum accepisse." (3)

(1) P. Gardeil: "Structure de l'âme et expérience mystique", Introduction. P.XXVII

(2) Cf. P. Simard,—"Saint-Thomas: sa mission intellectuelle," page 41.

(3) Bréviaire Romain- leçon cinquième de la fête

Aussi la synthèse thomiste est-elle le plus beau monument de l'histoire de l'Eglise. Où trouver plus d'assurance et de tranquillité pour l'intelligence avide de vérité? "Formée au confluent du naturalisme aristotélicien et du mysticisme augustinien," (1) elle est faite pour l'homme tout entier; elle expose à son intelligence le vrai dans une forme appropriée à sa nature, et parle à son coeur des vérités éternelles et du chemin de la béatitude. Elle éclaire la pensée mystique du théologien en même temps que penchée au dessus, des laboratoires elle dit à l'experimentaliste qu'au delà des derniers atomes, le réel recèle d'autres réalités bien distinctes que ses procédés scientifiques ne pourront jamais atteindre.— "Scripta ejus et multitudine, et veritate, et facilitate explicandi res difficiles adeo excellent, ut uberrima atque incorrupta illius doctrina cum revelatis veritatibus mire consentiens, aptissima sit ad omnium temporum errores pervincendos." (2)

Les Papes n'ont jamais cessé de la recommander. On n'en finirait pas s'il fallait tout citer.— Contentons-nous de ces deux témoignages très anciens:— Celui d'Urbain V, le 3 août 1368:— "Nous voulons et nous enjoignons de suivre assidûment la doctrine du Bienheureux Thomas, la tenant pour vraie et catholique; tanquam veredictam et catholicam sectemini." Et celui d'Innocent VI:— "Plus que toute autre, l'Ecriture sainte exceptée, la doctrine du Bienheureux Thomas possède la propriété des termes, l'ordre dans l'exposition, la vérité dans les sentenses, a telle enseignement que la tenir c'est garder le chemin de la vérité, la combattre, se rendre suspect d'erreur."

(1) P. Simard— "Les thomistes et saint Augustin"— Revue de l'Université d'Ottawa, janvier 1936.

(2) Bréviaire Romain,— Leçon cinquième de la Fête

CONCLUSION

Aristote, St-Augustin, St-Thomas, trois génies constructeurs de la pensée. Le premier initié à tous les secrets de la raison, le second riche des vérités révélées et de l'onction d'une âme intimement unie à Dieu, tous deux assimilés par St-Thomas et fondus en une synthèse admirable de justesse, de force et de cohérence. Telle nous apparaît, vue dans son ensemble, l'évolution progressive du savoir humain .

C'est le fait caractéristique de l'entrée d'Aristote dans la philosophie chrétienne, qu'il s'y est en quelque sorte incorporé .

Le Stagyrite n'a pas supplanté Augustin, il ne s'est pas cantonné dans une concurrence hostile, il n'a pas non plus abdiqué devant lui, mais s'est mis à son service.

Tous deux se fusionnent dans l'accord le plus parfait, ils se complètent et fournissent chacun leur part au monument de la pensée thomiste. St-Augustin apporte la tradition chrétienne avec ses dogmes sur la Rédemption et la vie future, et le lot de vérités spéculatives ou pratiques qui s'en dégagent, mais, hélas, dans un appareil peu scientifique et sur un plan d'intelligibilité au-dessus du degré ordinaire de l'intelligence constructive et rationnelle. Aristote présente dans un système des plus solides et sur un degré adéquat à notre mode de connaître, une philosophie païenne il est vrai, mais juste dans ses fondements .

Sans doute, l'interpénétration de deux pensées systématiquement si différentes ne fut pas spontanée. Toute transformation profonde qu'elle soit sociale, intellectuelle ou religieuse, est nécessairement lente . Il faut compter avec les divergences de vue et les obstacles que suscitent les groupes réfractaires. Rien d'étonnant donc que la plus profonde et la

plus universelle évolution ait mis du temps à triompher des oppositions.

Il fallut d'abord découvrir Aristote presque ignoré jusqu'au treizième siècle. Tâche ardue à laquelle se dépensèrent pendant deux siècles un grand nombre de traducteurs des mieux avertis . Bientôt , on aperçut dans ses ouvrages une teinte de paganisme qui rendait maintes conclusions incompatibles avec le ^{do}gme catholique .

Il fallait donc ou le rejeter, ou corriger cet écart.

Les esprits se partagèrent. La position des autorités ecclésiastiques fut sage et prudente. Elles déclarèrent ne pas pouvoir insérer les doctrines aristotéliciennes dans les cadres de son enseignement avant qu'elles n'aient été soigneusement corrigées.

A l'Université de Paris la faculté de Théologie, nourrie jusque là uniquement de St-Augustin fut plus radicale dans ses décisions. Craignant de mêler un élément trop païen à la pensée chrétienne , elle refusa carrément toute relation avec Aristote. La faculté des Arts au contraire s'en constitua le champion. Elle choisit de suivre jusqu'au bout ses principes, qu'elle interprétait à la lumière musulmane, même au détriment de la religion et de la foi. Toutes deux ont eu tort dans leur position. Erreur, de nier les ^{vé}rités éternelles pour conserver la prétendue intégrité d'un principe que dicte la raison, maladresse de refuser le progrès et le perfectionnement aux ^{vé}rités de la morale et de la religion sous prétexte qu'elles pourraient se détériorer au contact des choses humaines. La témérité des uns les condamne, la timidité des autres ne les excuse pas .

Vint St-Thomas ! Il se sépara nettement de la faculté de Thé-

théologie, et prit son parti à lui. Sans abandonner ni son maître chrétien ni le sage de la Grèce, il sut les concilier dans son génie, accorder le vrai, au vrai, harmoniser la foi sur le rythme de la métaphysique. Prenant toute la substance des enseignements de St-Augustin et "lui faisant subir les redifférentiations conceptuelles nécessaires," (1) il l'ajusta à l'organisation scientifique d'Aristote qu'il avait préalablement corrigée, purifiée, christianisée. Et c'est ainsi que d'Aristote et de St-Augustin il a pu ~~se~~ édifier un système capable de résister au choc des siècles.

Ce fait nous amène à trois conclusions d'ordre général.

D'abord, puisque la scolastique n'est en somme que la synthèse d'Augustin et d'Aristote, c'est mal la comprendre que de l'opposer à l'Augustinisme ou à l'Aristotélisme. Pour suivre St-Augustin ou Aristote, point n'est besoin de quitter St-Thomas. Celui-ci n'ayant fait qu'éclairer les doctrines du premier par la sagesse du second, les quelques corrections qu'il leur impose, loin de les détruire ne sont que des applications plus exactes de leurs principes fondamentaux. Erreur donc de fonder un système sur cette prétendue opposition. Refeter la scolastique pour retourner à Saint Augustin, c'est se priver du seul moyen de comprendre celui-ci, et vouloir opposer Aristote à St-Thomas c'est admettre le principe et nier sa conclusion..

Nous n'entendons pas par là qu'il faille étudier que Saint Thomas. Au contraire, et c'est notre seconde conclusion, puisque Saint Thomas contient saint Augustin et Aristote, il y aura toujours avantage à revenir aux sources où il a puisé. Etudions donc saint Augustin avec amour et vénération, retournons souvent vers Aristote, connaissons-les dans leurs oeuvres, méditons leurs doctrines,

(1) --Maritain: "Les degrés du Savoir"- Page 598.

non pas pour les opposer à St.Thomas mais pour le mieux comprendre.

Enfin, c'est se méprendre que de chercher la philosophie en dehors de la scolastique. (1)

Il n'y a toujours eu et n'y aura toujours qu'une seule vraie philosophie, celle contenue comme en germe dans les premiers principes rationnels. Elle évolue selon le développement organique de ce germe, dans une évolution homogène où elle demeure toujours elle-même et ne peut varier, "variasse enim erroris esse". (2) Il n'en saurait être autrement parce que la vérité est une. A' où, le critère infaillible de la seule vraie philosophie: sa pérennité.

Or nous l'avons vu, la scolastique se rattache par St-Augustin aux vérités premières de la Révélation, et par Aristote à la plus ancienne tradition de la pensée humaine. Les principes du péripatétisme qui guidaient Aristote sont à la base de la philosophie thomiste.

C'est à elle donc qu'il faut se rattacher puisqu'elle possède la pérennité, fruit naturel et garantie de son objectivité, et c'est une erreur que de vouloir trouver une philosophie indépendante de ses principes fondamentaux. "C'est d'ailleurs une utopie, car on n'échafaude pas du jour au lendemain un système cohérent de pensée." *Philosophia enim ardua res est, neque unius hominis neque unius saeculi labore et ingenio inventa, sed totius generis humani unitis viribus eruta,*

(1) -- "Aussi, comme il a été dit autrefois aux Egyptiens lors d'une extrême disette: allez à Joseph, ce Joseph qui devait leur fournir le blé nécessaire à nourrir leur corps; de même, à tous ceux sans exception qui sont aujourd'hui en quête de vérité, nous disons: Allez à Thomas, allez lui demander l'aliment de la saine doctrine dont il est si riche et qui nourrit les âmes pour la vie éternelle, aliment à la portée de tous et facilement accessible." (Pie XI,; Encyclique "Studiorum Ducem".)

(2) -- Tertull., De praescr. C.28.

adjuvante etiam lumine supernaturali divinae revelationis. (I)

Les divers systèmes élaborés par nos modernes ne sont donc que des hors-d'oeuvre inutiles en eux-mêmes. Au lieu de s'égarer dans ces avenues trompeuses, nos génies devraient s'employer plutôt à épuiser la virtualité que recèle la philosophie Aristotélico-Thomiste.

Oh! si tous avaient compris cette vérité ! Si les Descartes, les Kant, les Leibnitz, les Bergson avaient su se consacrer au service d'une cause digne de leur génie, s'ils avaient su joindre leurs efforts au lieu de les diviser, comme tout irait mieux, à quel progrès, à quel perfectionnement intellectuel et moral ne serions-nous pas parvenus!!!

L'avenir espérons-le, nous réserve d'autres hommes qui sauront utiliser les richesses accumulées par vingt siècles de labeur, et mettre à profit les lumières apportées par les grands maîtres de la pensée, Aristote, Saint-Augustin, St.-Thomas.

Mais ce ne sera toujours qu'à une condition: qu'ils se fassent petits devant ces maîtres, émules en cela de Saint Thomas d'Aquin qui jamais n'invoque le témoignage des Anciens sans qu'il n'y paraisse la déférence et le respect.

(I) --(Gredt, I, no.3)

BIBLIOGRAPHIE II.

N.B.- Le signe / indique les ouvrages que nous avons pu consulter.
Les ouvrages qui traitent de la question en général sont mentionnés à la page 8.

I- Oeuvre des traducteurs:

- / Barbedette: "Histoire de la Philosophie", PP.201,248.252.
- / Bréhier: "Histoire de la Philosophie", T. I, PP. 610 - 116.
- Clerval: "Herman le Dalmate et les premières traductions latines des traités arabes", dans: Congrès International scientifique.
- Delisle, L.: "Le Cabinet des manuscrits".
- / Duval: "La littérature Syriaque."
- Forget: "Les Philosophes arabes et la Philosophie scolastique", dans: Congrès International Scientifique, 1894.
- / Gilson: "La Philosophie au Moyen-Age", PP.96.109.118.
- / Jourdain: "Philosophie de Saint Thomas d'Aquin," T.I.
- Jourdain: "Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions d'Aristote.
- / Lagrange: "Les péripatéticiens jusqu'à l'ère chrétienne", dans: Revue Thomiste, 1927, PP.196-213.
- / Mandonnet: "Siger de Brabant et l'Averroïsme latin au 13ième siècle." T. I, Ch.I.
- / Mansion: "Etude critique sur le texte de la physique d'Aristote", dans: Revue de Philosophie, janvier 1923.
- / Mansion: "Note sur les traductions Arabo-latines de la Physique d'Aristote dans la traduction manuscrite", dans: Revue Théo-Scholastique, 1934, P.202.
- Munk: "Mélanges de Philosophies juives et arabes".
- Renan: "De Philosophia peripatetica apud Syros.
- / Thery, O.P.: "Alexandre d'Aphrodise.
- Thurot: "De l'origine et de l'enseignement dans l'université de Paris au Moyen-Age.

Carra de Vaux: "Les penseurs de l'islam".

/ Wulf: "Histoire de la Philosophie au 13ième siècle", Ed. 1904, PP. 238.257.

/ Weiner Jaeger: "Aristotle fundamentals of the history of his development.

/ Zellers: "Aristotle and the earlier peripatetics"

Zeller: "History of the Aristotelean writings".

/ The Catholic Encyclopedia, article "Aristotle", "Arabian".

/ Dictionnaire de théologie catholique au mot: Aristotélisme.

II- Attitude de l'autorité ecclésiastique:

Du Boulay: "Histoire universelle de Paris", T. III, PP. 432-443.

/ Mouret: "Histoire générale de l'Eglise", T. IV, Ch. 5.

/ Fleury: "Histoire Ecclésiastique", L. 76, no. 11; L. 67, no. 5.

Fournier: "Les statuts et privilèges des Universités françaises".

Lucquet: "Aristote et l'Université de Paris au 13ième siècle".

/ Mandonnet: "Siger de Brabant et l'Averroïsme latin au 13ième siècle",
T. I, ch. I.

/ Dictionnaire de Théologie Catholique, aux mots Péripatétisme et Augustinisme.

III- Averroïsme:

/ Doncoeur: "La religion et les maîtres de l'Averroïsme", dans: Revue des sciences, 1911, P. 267.

/ Doncoeur: "Notes sur les Averroïstes latins", dans: Revue des sciences, 1910, P. 500.

/ Gilson: "La philosophie au Moyen-Age", P. 194.

/ Mandonnet: "Siger de Brabant et l'Averroïsme latin au 13ième siècle",
T. I, ch. 3 à la fin; T. II.

/ Mandonnet: "Polémique Averroïste", Revue Thomiste, 1896, P. 18-35; P. 95-110.

/ Mandonnet: "Siger de Brabant averroïste", Revue Thomiste, 1899, P. 125.

/ Mandonnet: "Autour de Siger de Brabant", Revue Thomiste, 1911, P. 314.

Martin: "Registrum epistolarum fratris Johannis Peckham".

Picavet: "Averroïsme et les averroïstes".

Renan: "Averroës et averroïsme".

- / Schlinker: "L'averroïsme Latin au 13ième siècle", dans: Revue Thomiste, 1899, P.381.
- / R. de Vaux: "La première entrée d'Averroës chez les latins", dans: Revue des sciences Philosophiques et Thomistes, T.22, 2 mai 1933, PP.193-243.
- / Wulf: "Histoire de la Philosophie au 13ième siècle", Ed.1904, PP.407-418.
- / Dictionnaire de Théologie Catholique au mot Averroïsme.

IV- Augustinisme:

Chevalier: "Répertoire bio-bibliographique."

- / Ehrle, S.J.: "L'agostinismo e l'Aristotelismo nella scolastica del secolo XIII, (Italice), dans: Xenia Thomistica, Vol.3, 1925, PP.517-588.
- / Maritain: "Les degrés du savoir; la Sagesse Augustinienne", PP.577-615.
- / Martin: "Quelques premiers maîtres dominicains de Paris et d'Oxford et la soi-disant Ecole dominicaine Augustinienne", dans: Revue des sciences, 1920, P.556.
- / Simard: "Saint Augustin: éducateur idéal; Saint Thomas: sa mission intellectuelle".
- / Simard: "Les Thomistes et Saint Augustin", dans: Revue de l'Université d'Ottawa, janvier 1936.
- / Wulf: "Augustinisme et Aristotélisme au 13ième siècle," dans: Revue Néoscolastique VIII, 1901, PP.151-166.
- / Dictionnaire de Théologie Catholique, au mot Augustinisme.

V- Le Thomisme:

- / Barbedette: "Histoire de la Philosophie", PP.257.264.307.
- / Chesterton: "Saint Thomas d'Aquin", Ch.3,6,7.
- / Geny: "La cohérence de la Synthèse Thomiste", dans: Xenia Thomistica, 1925, Vol. I, P.105.
- / Gilson: "La Philosophie au Moyen-Age", PP.159 et suivantes.
- / Gilson: "Le Thomisme; introduction au système de St-Thomas d'Aquin".
- Horeau: "Histoire de la Philosophie Scolastique", T. II. P.96 et suivantes.

- / Jourdain: "Philosophie de St-Thomas d'Aquin".
- / Mandonnet: "Siger de Brabant et l'averroïsme latin au 13ième siècle",
T. I, Ch. 4,5,9,12.
- / Maritain: "Les degrés du Savoir; La Sagesse Augustinienne", PP.577 et suiv.
- / Richard, T.: "La Scolastique".
- / Sertillanges: "Saint Thomas d'Aquin".
- / Simard, O.M.I.: "Saint Augustin, éducateur Idéal; Saint Thomas, sa mission
intellectuelle."
- / Simard: "Les Thomistes et Saint Augustin", dans: Revue de l'Université
d'Ottawa, janvier 1936.
- / Simon Yves: "Philosophia Perennis", cf. Vie Intellectuelle, Oct.1929,
T.V, PP.52-79.
- Talamo Salvatore: "L'aristotélisme de la Scolastique".
- / Wulf: "Histoire de la Philosophie au 13ième siècle", Ed.1904, deuxième
partie, Ch.III.
- / Dictionnaire de Théologie Catholique, au mot Albert le Grand.

=-----=